
3 1761 09936600 7

A la Manière de...

DES MÊMES AUTEURS

A la Manière de... (*1re et 2me séries réunies en un seul volume*), Bernard Grasset, éditeur.

DE PAUL REBOUX

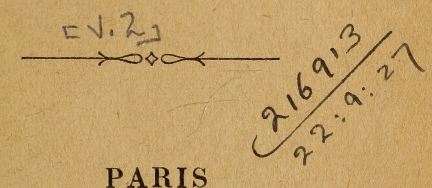
A la Manière de... *(4e série)*, Tome III. Bernard Grasset, éditeur.

PAUL REBOUX et CHARLES MÜLLER

A la Manière de...

Racine. — Georges d'Esparbès. — Henry Bordeaux. — Gabriele d'Annunzio. — Paul Déroulède. — Henry Bataille. — Chateaubriand. — Paul Fort. — G. Lenotre. — Max et Alex Fischer. — Stéphane Mallarmé. — André de Lorde. — Charles Péguy. — Marcel Prévost. — Brieux — Abel Bonnard. Paul Verlaine. — Rudyard Kipling. — Emile Faguet. — Catulle Mendès. — Henry Bernstein.

TROISIÈME SÉRIE



PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

1925

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

5 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 1 à 5.

30 exemplaires sur hollande Van Gelder, numérotés de 6 à 35.

550 exemplaires sur simili-japon,

constituant la première édition, numérotés de 1 à 550.

JEAN RACINE

CLEOPASTRE

CLEOPASTRE

Premier acte inédit d'une pièce inconnue jusqu'à ce jour, colligé, annoté et interpolé.

Par M. LIBELLULE ❦

PROFESSEUR DE TROISIÈME CLASSE AU LYCÉE DE ROMORANTIN

PERSONNAGES

AUGUSTE, Empereur de Rome.

ANTOINE, Général romain, amant de Cléopastre.

CLÉOPASTRE, Reyne d'Ægypte, amante d'Auguste.

EXUTOIRE, confident d'Auguste.

ZOÉ, confidente de Cléopastre.

ADJUPÈTE, confident d'Antoine.

ACTE I

La scène est à Alexandrie, dans les cabinets qui sont entre les appartemens d'Antoine et ceus de Cléopastre.

SCÈNE I

CLÉOPASTRE, ZOÉ

ZOÉ

Ouy, Madame, espérez un destin plus paisible.
Auguste à vos attrais ne doibt estre insensible.

CLÉOPASTRE

Il se peut, et mon cœur, de sa flame occupé,
Contre toute rayson voudroit croire à Zoé [1].
Mais l'ingrat depuys hier [2] de ce cabinet l'hoste
Se dérobe au destin qui nous mit côte-à-coste [3],

1. *Zoé.* — Le dictionnaire de Littré (T. IV, p. 2554) donne de ce mot la définition suivante : terme de zoologie ; sorte de crustacé presque microscopique.

2. *Hier.* — Il est à remarquer que ce vocable peut avoir deux pieds ou un seul, comme c'est ici le cas.

3. *Côte-à-coste.* — Au dix-septième siècle on avait coutume, dans les mots tels que : côte, faute, aéronaute, de remplacer l'accent circonflexe par un *s*.

Et, détournant les yeus d'un object trop épris,
Du plus dous des thrésors veult ignorer le prix.
En vain, pour engager[1] un amant si rebèle,
Aux suppliques d'Antoine ay-je resté cruèle.
Auguste me dédaigne et, de gloire embrasé,
Ne répond à mon feu que par un feu glacé[2].
Ton cœur, cherre Zoé, garde-t-il la mémoire
D'Horatius Gracchus traisné dans le prestoire,
De Romulus captif aus bords[3] de Jugurtha,
D'Alexandre égorgeant l'innocent Cocula[4],
Et de tant de grandeurs tour à tour imolées
Pour que Rome sans cesse enflast ses destinées ;

1. *Engager.* — L'infinitif est ici employé absolument. Aujourd'hui ce terme, non suivi de complément indirect, ne s'usite plus guère que dans la locution : j'ai engagé une cuisinière. Encore faut-il distinguer s'il s'agit d'une domestique que l'on prend en service, ou d'un poêle culinaire que l'on porte au Mont-de-Piété.

2. *Glacé.* — Cf. : *Phèdre* (I, 3).

Et dérober au jour une flamme si noire.

3. *Aus bords.* — C'est-à-dire : sur la rive, sur le littoral.

4. *Cocula.* — Nul n'ignore le vers célèbre de Tite-Live :

Innocens gladio dicitur perisse Cocula.

De la triste Didon assise sur les lieux [1]
Où l'avait enfermée Hannibal oublieux,
Et de Caton parjure, et d'Achille timide,
Qui, tournant vers soy-mesme un transport [2] homicide
A d'un glaive fatal son propre cœur percé
Et dans son sein vingt fois ce fer a repassé [3],
Sy de tant de forfais la funeste cohorte
Peuple ton souvenir, chaire Zoé, qu'importe [4] !

1. *Lieux.* — A rapprocher du début de *Bérénice* (I, 1).

Arrestons un moment. La pompe de ces lieux
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet superbe et solitaire
Des secrets de Titus est le dépositaire.
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour...

2. *Transport.* — L'histoire compte nombre de morts violentes occasionnées par des transports. Les transports en commun sont les plus périlleux.

3. *Repassé.* — Il y a ici une assonance, qui, à la représentation, peut sembler équivoque. Nous en trouvons de nombreux exemples dans les classiques. On se rappelle le 42e vers de *Polyeucte* (acte I, 1)

Et le désir s'accroyt quand l'effet se recule.

4. *Qu'importe.* — Il faut admirer l'art avec lequel Racine intercala dans cette scène, grâce à d'heureuses transitions, les épisodes les plus fameux de l'histoire ancienne.

Un bien plus vaste object tient mon asme en suspens,
Et l'amour d'un perfyde est tout ce que j'attens.

ZOÉ

Pour ne le point charmer vous estes trop aimable [1]
Et son cœur vous doibt randre un arrest favorable.

CLÉOPASTRE

Ta fidelle amitié pour moi s'efforce en vain.
Auguste à mes soupirs oppose un œil d'airain [2].
C'en est trop, et mon sang que la vangence altère
Faict entendre une voix où paraist la colère...

ZOÉ

Madame, Antoine approche et sous quelque moment...

CLÉOPASTRE

C'est luy ! Retyrons-nous dans mon appartement [3].

---

1. *Vous êtes trop aimable.* — Cette expression s'est beaucoup affaiblie. Aujourd'hui la locution : « vous êtes trop aimable » ne signifie plus : « vous méritez un excès d'amour », mais tout au contraire : « laissez-moi en repos ».

2. *D'airain.* — Licence poétique, comme front d'airain, cœur de pierre, âme de boue, cœur d'artichaut, pieds nickelés.

3. *Appartement.* — Cette conclusion, qui est à louer, con-

SCÈNE II

ANTOINE, ADJUPÈTE

ANTOINE

La barbare s'enfuyt. Hélas ! cher Adjupète [1],
Quel funeste penser tient mon asme inquiette !

ADJUPÈTE

Quoy, Seigneur, se peut-il qu'en tant de lieus vainqueur
Une tèle foiblesse ayt réduit votre cœur [2]?
Allez-vous, encourant des rigueurs inhumaines,
Forger contre vous-mesme et des fers et des chaisnes?

---

firme les promesses d'un magnifique début. Jamais l'immortel auteur de *la Thébaïde* et d'*Alexandre* ne s'est élevé à un plus haut degré sur l'échelle des sentiments tragiques. Nous connaissons le lieu et la genèse de l'action, les mobiles des principaux personnages, nous touchons du doigt le nœud de l'intrigue, nous avons exploré jusqu'au tréfonds de l'âme secrète de Cléopâtre. Voyons la suite. *Orditur ab ovo.*

1. *Adjupète.* — N'oublions pas qu'Antoine était un général.

2. *Cœur.* — Ceci est une anacoluthe. Cette figure de rhéthorique, employée par les meilleurs auteurs, consiste à intervertir les membres d'une phrase. On l'enseigne encore aujourd'hui dans les écoles primaires, ainsi que la catachrèse, l'hypallage, l'hypotypose, l'antimétabole, la synecdoque, l'épanorthrose et le chiasme.

ANTOINE

Arreste ! Connois mieux Antoine et son malheur,
Et sur ma triste flame, amy, répans un pleur[1].
J'ayme, et ce que n'ont pu l'Ostrogoth ni le Scythe
Ni les Parthes vaincus jettez au noir Cocyte,
Ni cent[2] peuples altiers sous mon joug asservis,
Cléopâtre l'a pû, du jour où je la vis.

ADJUPÈTE

Hé quoy, la reine pû, Seigneur...

ANTOINE

Je l'idolastre.
Ma raison disparoist quand paroist[3] Cléopastre.

---

1. *Pleur.* — Ce vers a été discuté. Non sans raison, La Harpe a fait observer qu'Adjupète, en répandant un pleur sur la flamme d'Antoine, risque de l'éteindre. Antoine, pourtant, le lui conseille. Voilà qui n'est guère conforme à son caractère passionné. Remarquons d'autre part que cette rime en *eur* suit une autre rime en *œur* située deux vers plus haut. Cette faiblesse est rare, chez Racine.

2. *Cent.* — Antoine exagère. Mais n'oublions pas qu'il était du pays de Marius.

3. *Paroist.* — Une pointe de gongorisme, habilement aiguisée, certes, mais lancée avec afféterie, perce ici, d'un

ADJUPÈTE

L'insensible auroit-elle éludé vos discours?

ANTOINE

De ma flamme un rival haï suspend le cours.

ADJUPÈTE

A découvrir son nom tout mon zèle s'ajuste[1].
Seroit-ce l'Empereur?

ANTOINE

C'est lui tout juste.

ADJUPÈTE

Auguste[2] !
O ciel ! J'entens sa voix ! Et sous quelque moment.

ANTOINE

C'est luy. Retyrons-nous dans mon appartement[3].

---

trait trop galant, la solide étoffe du style racinien. N'oublions jamais qu'une image, poussée trop loin, tourne à l'absurde.

1. *S'ajuste*. — Emprunté au langage de la vénerie.

2. *Tout juste, Auguste*. — Cette fin d'hémistiche est devenue populaire.

3. *Appartement*. — Antoine s'exprime avec la rudesse d'un guerrier. On sent la loyauté dans toutes ses paroles,

SCENE III

AUGUSTE, EXUTOIRE

AUGUSTE

Laysse-moy m'épencher en toy, cher Exutoire,
Laysse, et de mes propoz conserve la mémoire.
Tu sçays que, de César successeur et neveu[1],
Mon cœur éprix de Rome est rempli d'un seul vœu
Tu sayz de quel orgueil uniquement jallouse
Mon asme de la gloire a faist sa seule épouse[2]
Et que, de Cléopâtre humylyant les vœux,
Plus ferme que César je suys sourds à ses feux[3].

---

il va faire connaître ses intentions. Mais survient le rival. Et l'intérêt demeure suspendu. Voyez donc ce ressort dramatique !

1. *Neveu.* — Auguste avait, en effet, repris les traditions de la maison de Jules César et jusqu'aux « clients » du célèbre triumvir.

2. *Epouse.* — On comprend dès lors pourquoi Auguste, ayant contracté une sorte de mariage morganatique, ne peut, sous peine de bigamie, céder aux avances de la reine.

3. *Feux.* — N'oublions pas que, comme presque tous les vers de Racine, cette phrase contient une allusion aux dessous des favorites Louis quatorziennes. Auguste, c'est le Roi-Soleil. Cléopâtre est Mme de Maintenon, que le monarque voulait répudier pour épouser la veuve de Scarron.

Quant il vint, revestu de la pourpre curule,
Elle n'eust qu'à parler et prist l'oreille à Jule[1].
Mais son zèle sur moy s'exerce vainement.
Sa flame n'éteint pas mon noir ressentiment[2].
Ouy, dans tout ce calcul la perfyde se trompe.
Attentive à régner elle aspire à ma pompe,
Veut monter sur le throsne et, captivant mes soins,
Satisfaire avecq moy ses superbes besoins !
Mais que sert une ardeur que mon refuz balance?
Les Dieux ne voudront pas... Hé quoy, quelqu'un s'avance
C'est la Reyne, elle approche et sous quelque moment...
Suys-moy, cher Exutoire, en mon app...[3].

---

1. *Jule*. — Jules César, bien entendu.

2. *Ressentiment*. — On ne saurait trop admirer la hardiesse des métaphores raciniennes.

3. *App...* Ici s'arrête le manuscrit. Comment Racine aurait-il achevé le vers, les érudits en discuteront toujours. *Adhuc sub judice lis est*. Ce que nous pouvons affirmer, d'après ce que nous connaissons de la pièce, c'est qu'elle se serait de tous points conformée aux règles aristotéliciennes. Les chefs-d'œuvre du théâtre classique sont tous fondus dans le même moule. Au théâtre, le public applaudit toujours les moules. Les spectacles contemporains en fournissent maints exemples.

LE MYTHE DE PASIPHAÉ

LE MYTHE DE PASIPHAÉ

— Encore, encore ! — gémissait la marquise Funicula penchée vers la nuque de Lydio Braghetti qui chevauchait le siège antérieur de leur tandem terrivole.

La machine, svelte, dardée comme un lévrier d'acier aux tendons miroitants, quelquefois soulevée par l'effet de ses ailes que maintenait rigides l'entre-croisement des haubans et des nervures, propulsée plus outre à chaque crépitation de son âme d'essence et de feu, engloutissait la route héroïque, stade après stade, entre les mandibules de ses bielles.

— Encore, encore ! — redisait la gémissante, courbée vers le taciturne qui, pour prévenir les pauses du moteur, faisait gicler l'huile, aussi promptement volatilisée par les rouages

en fusion du tandem que s'évanesça l'onde versée par les filles de Danaos dans le tonneau du supplice inexhaustible.

Autour d'eux, comme aspirées par le vent de la rapidité, se succédaient les collines horizonesques profilées sur le ciel de l'Hellade avec une telle suavité qu'elles semblaient importer dans la patrie de Phidias, de Dioscoride, de Pyrgotèle et de Céphyssodote, le purissime enchantement de l'inestimable et sublimissime Léonardo.

— Encore, encore ! — sanglotait l'impétueuse.

Ensemble ils allaient vers l'Olympe. Là, des savants aux concepts michelangélesques venaient de mettre à jour, par de profondes fouilles, la cime ardue, résidence des Immortels.

C'est chez Donna Mangero Zallighatori qu'ils s'étaient connus. La marquise portait ce jour-là une robe faite d'une peau de lion, et la dé-

pouille Héracléide contrastait avec sa souple démarche de reptile.

Depuis ce jour, Lydio avait perdu l'esprit. Elle peuplait ses insomnies d'hallucinations où elle était tour à tour comme la Bacchante dans l'orgiasme, comme la Chimère nourrie par la moelle de nos rêves, ou comme la splendeur irradiée autour de la spire ascendante de l'extase. Mais la léonine s'était refusée. Elle ne voulait consentir le don de sa jeunesse innombrable, de sa bouche purpurine, de ses nobles mains arides et sensitives, de ses petits seins érigés comme ceux des muses canores, que le jour où il aurait fait peser sur elle une masse démesurée de vie réelle et idéale.

Pour cela ils étaient partis vers l'Hellade fabuleuse dévorée par les mythes. L'incontinente appétait violemment d'assister à l'exhumation des Immortels.

— Vois, vois ! — s'écria-t-elle avec cette manière de tutoyer qui était une de ses séductions.

Le tandem, bonds par bonds, venait d'atteindre la crête. Et, soudainement révélés, apparurent les lieux souverains, résidences des Cælicoles. Et ce fut la chose inoubliable dans la Beauté ! Ils étaient là, les Dieux, tous les Dieux ! L'Assembleur de nuages et son Épouse aux beaux bras ; et le Boiteux ; et celui qui prévalut sur Marsyas ; et la Chasseresse fermée ; et le Psychopompe ; et le Casqué ; et la Cythéréenne ; et le Priapique ; et la Porteuse d'égide ; et le Nectarophore au sexe ambigu ; et le Venteux ; et la Florale ; et la Fruitière ; et le Monocle. Ils étaient là, les Dieux, tous les Dieux, immobiles, augustes, fascinants ! Et près d'eux, autour d'eux, au-dessus d'eux, au-dessous d'eux, tout ce qui fut l'instrument de leur puissance : une chouette, un trident, un marteau, une foudre, un arc, une plume de paon... Ils étaient là, les Dieux, tous les Dieux, ensevelis dans la cendre légendaire des âges, en un amoncellement d'éternités.

Au centre de la ruine éparse se dressait la statue creuse d'une génisse. Et c'était le simulacre d'airain construit pour recevoir en ses flancs l'insondable Pasiphaé, le jour où seul un taureau lui parut capable de combler l'orbe de son désir, et où l'animal abusé féconda la statue perforée pour l'accouplement hybride.

La marquise Funicula, en voyant le simulacre dédaléen, saisit le bras de Lydio.

— Je veux ! — dit-elle, exténuée par la convoitise trop forte, devenue une seule âme charnelle asservie à la pulsation de son sang qui bondissait en tout son corps jusqu'aux pouces de ses pieds agiles, — je veux...

Et la résurrectrice, de sa longue main sensitive, palpa le monstre d'airain, appliquée à découvrir quelque pêne ou quelque ressort. Ah ! se tapir dans la statue creuse, retrouver la posture millénaire ! Elle mordait sa lèvre, elle enfonçait profondément ses doigts multiples dans les bras de Lydio.

— Je veux ! — reprit-elle.

D'un regard absorbant, l'aspirateur fit le vide dans l'âme de sa compagne. A l'égal de Tirésias qui comprend toutes les choses, il sonda cet abîme vertigineux. Il fut celui qui franchit la Porte où s'abolit l'espoir et plonge dans les augustes profondeurs dantesques.

— Funicula ! — proféra-t-il, — je crois avoir trouvé...

Il s'interrompit, comme s'il avait vu l'esprit de la femme attentive se faire concave à la façon d'un calice pour recevoir la rosée glorieuse de l'admonition.

— Funicula ! — continua-t-il, — je viens de découvrir le secret du mécanisme !

Il appuya sur un poussier qui commandait une bénarde. Aussitôt la targette du moraillon déclencha l'aubronnière, et la bobinette chut.

La marquise vibrait d'attente comme l'auguste lyre dorienne. Il lui semblait que ce fût son cœur le plus mystérieux qui venait de se

fendre lorsque la porte s'ouvrit, donnant accès à l'intérieur de la génisse métallique. Jamais, au cours de ses dévotions à San Giorgio Maggiore, à San Rigolo Marinetti, à Santa Gorgonzola degli Schiavoni, à San Piccolo Pippioli, elle n'avait éprouvé une plus triomphale assomption de son être.

— C'est là, — dit-elle, — c'est là que je consentirai !

Et d'un bond félin elle pénétra dans le simulacre.

Jour et nuit depuis trois mois Lydio, obsédé par un perpétuel désir, se tenait prêt pour l'acte. Il s'élança vers l'enflammeuse. Mais déjà elle opposait à cette ruée la paume de sa noble main aride. Et le sourire aigu de la perversité effilait son visage.

— Lydio, — psalmodiait-elle, — je suis Pasiphaé !... Rappelez-vous le vers sublime d'Homère : « Pasiphaé dédaigne l'amour d'un mortel. » Je veux, je veux le même amant que

Pasiphaé ! Songez que le maître des dieux se travestit en taureau pour l'enlèvement d'Europe. Ferez-vous moins que lui pour obtenir l'amour de la seconde Pasiphaé ?

Lydio avait bardé son âme de patience comme d'un triple diamant. Et maintenant, la proie s'offrait captive au piège de la luxure. Il n'hésita pas. Il dévissa le guidon arqué du tandem terrivole et se l'ajusta sur le front en manière de cornes taurines. Puis il atteignit dans la sacoche la pelisse fourrée qui le garantissait contre la tramontane et le sirocco, la retourna et s'en fit un pelage. Il y attacha une chambre à air dont il se battit les flancs comme d'une queue flagellante, et, travesti de la sorte, marcha vers la génisse en pétrissant la trompe avertisseuse d'où sortaient de rauques meuglements.

— Meuh !... meuh... — répondait la marquise.

Et telle était cette supplication passionnée, si intense vibrait dans cet appel bestial l'apo-

théose de la créature habitée par le volcan charnel, que l'irrupteur s'arrêta.

Ainsi Fafner recula devant le Graal double des Filles du Rhin et des Walkures.

Lydio aurait persévéré dans le désir si la marquise eût persévéré dans le refus ; il était pareil à l'aigle jovien qui vise dès son essor le plus haut sommet et ne cesse de monter tant qu'il ne l'a pas atteint ; mais dès qu'il touche au pic altissime, il mesure qu'il pouvait monter plus haut et, dédaignant de se poser, poursuit son vol.

— Meuh !... meuh !... — répétait la marquise, pantelante dans le simulacre.

Alors, avec un dédain superbe, Lydio s'approcha. Il referma la trappe, tira la cadolle des étoquiaux, cadenassa les deux paumelles du crampon, et ferma d'un double tour. Puis il lança la clef vers le ciel ; lumineuse, elle sillonna l'éther labouré.

La marquise, lovée à l'intérieur du récep-

tacle, se mouvait en une reptation forcenée. Elle aspirait, de toute sa viduité palpitante, vainement. Seul un rais de soleil pénétrait dans la statue perforée pour l'accouplement hybride.

Et la délaissée appuya contre le pertuis un œil dilaté par la voracité tantaléenne.

Elle vit le contempteur qui s'éloignait, fouettant nerveusement ses flancs de sa chambre à air.

Il avait méprisé la créature offerte, mais la puissance de la race le bouleversait toujours, ainsi qu'un énorme soulèvement cosmique. — Et comme il cheminait dans le paysage élyséen, près de la fontaine de Castalie, sous l'opaque fraîcheur des chênes de Tempé, une génisse à sa vue se mit à mugir. Et il répondit d'un meuglement passionné de la trompe avertisseuse. Et la génisse docile à l'apparence renouvela, par une erreur inverse, le mythe de Pasiphaé.

TROULALA



TROULALA

Quand le vaisseau sur lequel j'avais réfugié mon aventureuse destinée parvint en vue du Nouveau-Monde, un orage comme on n'en voit qu'en ces contrées sembla nous condamner à notre perte. Tantôt la mer boursouflait ses flots comme des collines, tantôt des torrents d'eau s'écoulaient contre les flancs de la frégate, avec tant de force que nous recommandions sans cesse notre âme à Dieu. Les mugissements de l'abîme répondaient aux roulements de la foudre, et d'impétueux éclairs illuminaient sans interruption le chaos des éléments déchaînés. Enfin retentit un fracas plus horrible encore ; je crus que ma dernière heure était venue, et je perdis le sentiment.

Quand je revins à moi, j'étais couché sur un lit de sensitives. Un arquebousier gigantesque étendait sur mon front ses ramures. Devant moi, la Savane déroulait ses riants tableaux. Ici paissaient des biches ; là se pourchassaient des opossums ; plus loin des ocarinas, sortes de rongeurs assez semblables à nos lapins d'Europe, se balançaient aux branches, suspendus par leurs longues queues.

Près de moi se trouvait une jeune femme dont la céleste beauté me fit croire que l'ange du sauvetage se présentait à ma vue.

— O vierge, m'écriai-je en versant des larmes de reconnaissance, quel est ton nom ?

— Je me nomme Troulala, répondit-elle. Mon père est un cacique renommé qui règne sur la tribu des Zagaragar. Tandis qu'il est allé porter ses offrandes aux Manitous et aux Génies des Roches, il m'a confié le soin de veiller sur tes jours.

Ah ! qu'il eût mérité d'être plaint, celui qui

ne se fût pas, à ces paroles, prosterné, plein de gratitude, devant les décrets de la divine Providence ! Mes pleurs ruisselaient sur mes joues, tel un flot que les abîmes de la terre essaient en vain de retenir, ou tel le lait nourricier, mais inutile, que le sein de la mère fait jaillir comme une libation sur le tombeau du défunt nouveau-né. Je saisis la main de Troulala et la pressai contre mes lèvres.

O solitude où tout est silence et repos ! O plaines fortunées du Nouveau-Monde ! O riants bocages de chênes-fraisiers et d'arbres à pain d'épice ! Que de fois nous vous avons contemplés ensemble, soit que l'astre du jour nous inondât de ses rayons, soit que la lune brillât parmi les nuages, comme un chandelier d'argent que le Seigneur eût tenu sur nos fronts pour protéger nos naissantes amours !

Tout en répandant des larmes heureuses, je narrai à Troulala les variations de mon destin. Je lui fis comprendre l'élévation de mon

cœur et la puissance de ma pensée. Je lui parlai de Buonaparte, puis encore de moi. Je lui révélai que j'avais été tour à tour poète et guerrier, proscrit et ambassadeur chamarré d'insignes ; que j'avais presque découvert le pôle, et que, rénovateur de l'esprit religieux, je devais régner sur les peuples par tous les chefs-d'œuvre où se manifeste mon impérissable génie...

Durant bien des jours et bien des nuits, la sensible Troulala ne cessa de verser des larmes en écoutant mes paroles. Parfois son front s'inclinait peu à peu et ses paupières se fermaient comme l'aile des alcyons qui longtemps ont plané sur les flots. Mais donnant alors à ma voix d'irrésistibles inflexions, je réveillais la vierge sommeillante. Plusieurs fois aussi, durant ces quelques jours, elle étendit le bras vers les calebasses en écorce de cacatoès où le vénérable cacique avait préparé pour elle le lait des mustangs et les fruits savoureux du

chichikoué. Mais avec quelle vigilance je savais arrêter son geste, pour la réduire aux seules nourritures de l'esprit !

L'excès même d'un tel bonheur causa la perte de la sensible Troulala. Depuis huit jours à peine je la charmais de mes récits, quand apparut sur le livre du destin le terme de cette union si touchante. Un soir, soir cruel, je vis une affreuse pâleur se répandre sur les traits de mon amante, et le froid de la mort l'envahit. Je n'entreprendrai point de narrer mon désespoir. Mes yeux obscurcis par les pleurs ne pouvaient se détacher de la jeune Peau-Rouge en qui j'avais admiré tous les dons de la nature, et qui maintenant, droite et blanche, était semblable aux effigies sculptées sur les tombeaux.

Quand j'eus rendu à la déplorable Troulala les suprêmes devoirs, je quittai ces lieux en versant des pleurs si torrentiels que le fleuve Meschacebé, gonflé comme par les déluges

de l'automne, entraîna furieusement vers la mer les cèdres déracinés, les serpents bleus et les crocodiles rouges, hôtes fidèles de ses ondes.

Je gagnai la vallée de Vézinhailepek. Le soleil couchant semblait tendre sur la céleste voûte des draperies de pourpre et d'or. La brise avait cessé. De grands vols d'araucarias s'abattaient en gazouillant sur le faîte des mûriers sauvages pour y chercher un refuge contre les ombres de la nuit.

Tandis que je goûtais les délices de la solitude, des hommes sauvages vinrent se prosterner devant moi. Puis leur troupe me conduisit vers une sorte d'oasis formée de hauts lycanthropes. Là, près d'un temple en ruines, vestiges de cultes abolis, se trouvait un rustique autel. Tout autour, des vieillards, des jeunes hommes, des aïeules, des vierges répandaient des torrents de larmes, en élevant les bras vers un oiseau dont le cou lançait des feux

comme s'il eût été taillé dans le saphir ou dans l'émeraude, et dont la vaste queue déployée en éventail s'imposait aux regards par une incroyable magnificence. J'appris que les indigènes le nommaient : paon.

Le bruit que j'ai fait dans le monde leur était sans doute parvenu, car dès qu'ils m'aperçurent, tous accoururent à ma rencontre.

« O étranger, me dit le Grand-Chef, les guerriers des quatre tribus du Castor, du Bison, du Rat-Musqué et de la Cabane-Bambou, avertis de ta venue par le Grand-Esprit, ont résolu de t'offrir un incomparable hommage. Le paon va périr sous notre tomahawk, et nous t'en servirons le festin. »

Je dus subir ce nouvel honneur. Quand les mœurs des Américains me furent devenues familières, j'appris que, par un tel sacrifice, ces naïves peuplades voulaient faire renaître en moi tous les caractères de l'animal immolé.

Je relate ce trait comme une marque des erreurs où s'égarent les âmes primitives élevées dans l'ignorance de Dieu. Car ne fallait-il pas être aveugle par la plus incroyable des superstitions pour s'imaginer que pût ressusciter en moi la superbe de ce volatile ?

PAUL DÉROULÈDE

LE SALUT DU DRAPEAU

LE SALUT DU DRAPEAU

C'était un géant, un beau capitaine ;
Il avait servi sous Palikao ;
En Crimée, âgé de seize ans à peine,
Il avait gagné ses galons de laine.
Un torse d'acier, deux mètres de haut,
C'était un géant, un beau capitaine ;
Il avait servi sous Palikao.

Nous en avons eu de ces fils de France,
Comme lui vaillants, braves comme lui ;
Sur son front brillait la mâle espérance ;
Méprisant la mort, narguant la souffrance,
Toujours en avant, jamais il n'a fui.
Nous en avons eu de ces fils de France,
Comme lui vaillants, braves comme lui !

Sous les murs de Metz, il était, l'hercule,
Le porte-drapeau de son régiment.
Quand il marche au feu, pas un ne recule.
Vous avez connu, voleurs de pendule,
De son œil altier l'éclair aveuglant !
Sous les murs de Metz, il était, l'hercule,
Le porte-drapeau de son régiment.

Durant quatre mois on soutint le siège ;
On mangea les chiens, les chevaux, les rats,
Narguant la famine et tout son cortège,
La poitrine au feu, les pieds dans la neige ;
Et, seuls, les pruneaux ne manquèrent pas.
Durant quatre mois on soutint le siège,
On mangea les chiens, les chevaux, les rats.

Un bruit se fait jour : « La France est trahie ! »
Et Bazaine écrit : « Livrez les drapeaux ! »
De quel deuil alors son âme est meurtrie !
Faut-il donc remettre, ô chère patrie,
Ta plus pure gloire aux mains des Pruscos ?
Un bruit se fait jour : « La France est trahie ! »
Et Bazaine écrit : « Livrez les drapeaux ! »

Dans ses doigts il tient l'étoffe sacrée ;
Sur sa face mâle ont coulé des pleurs.
« Jamais, a-t-il dit, ô race abhorrée,
Jamais, moi vivant, les rives de Sprée
Ne verront l'éclat de nos trois couleurs ! »
Dans ses doigts il tient l'étoffe sacrée ;
Sur sa face mâle ont coulé des pleurs.

Il étend sa lèvre à moustache blonde
Comme pour baiser le noble étendard,
Lorsque, tout à coup, un éclair l'inonde :
« Si je le mangeais?... Il n'est pas au monde
Contre les uhlans de plus sûr rempart ! »
Il ouvre sa lèvre à moustache blonde
Comme pour baiser le noble étendard.

Il mangea le bleu, le blanc, puis le rouge ;
Son cœur est trop haut pour un haut-le-cœur.
Sur son front d'airain pas un pli ne bouge ;
Masque qu'on dirait sculpté par la gouge,
Du festin sublime il reste vainqueur ;
Il mangea le bleu, le blanc, puis le rouge ;
Son cœur est trop haut pour un haut-le-cœur !

Puis, après la soie, il mangea la hampe ;
Ce fut le plus dur, le plus valeureux :
On l'avait taillée en chêne d'Etampe ;
Mais lui, de l'aubier surpassait la trempe,
Etant de ce bois dont on fait les preux.
Donc, après la soie, il mangea la hampe,
Ce fut le plus dur, le plus valeureux.

Il murmurait : France ! et mangeait, quand même !
Lorsque tout à coup son cœur s'arrêta :
L'aigle de Sedan !... Il devint tout blême,
Et le coq gaulois, de ce cœur l'emblème,
N'admit point l'oiseau qui capitula.
Il murmurait : France! et mangeait, quand même...
Et puis, d'un seul coup, son cœur éclata !

GEORGES D'ESPARBÈS

NATIVITE

CONTE DE NOEL



NATIVITÉ

CONTE DE NOËL

C'était le soir d'Iéna, où Lannes, chargeant à la tête de deux cents cavaliers du 10e sapeurs, avait sabré la Prusse.

Il neigeait. Quatre hommes, montés sur quatre chevaux, parcouraient le champ de bataille. Là, tout le jour, le torrent des cuirasses, avec un hurlement de flammes, s'était déchaîné contre la houle des baïonnettes. La fumée, déchirée d'éclairs, avait montré ce spectacle sublime : deux cents héros victorieux culbutant trois armées, et cela tout en gardant, par mépris, les lattes aux fourreaux, chargeant sans daigner estoquer, ne hachant l'ennemi qu'à coups d'injures.

Dans la neige, ils étaient quatre. L'un, déshabillé par les sabres ennemis, n'avait gardé que son casque bandé de peau de tigre, une épaulette et sa vieille culotte de peau ; l'autre, la tête fendue, l'avait raccommodée lui-même, tant bien que mal ; le troisième, ayant eu les deux bras fauchés par la mitraille, tenait les brides avec ses dents ; le quatrième, un grand barbu, était intact ; mais son ventre, ballonné à faire éclater le dolman, terrifiait plus encore qu'une blessure.

Le premier dit :

— J'ai faim.

Le deuxième dit :

— J'ai soif.

Le troisième dit :

— J'ai sommeil.

Il y eut un silence, puis le quatrième dit, à travers ses dents serrées :

— J'ai mal.

Soudain, un cri formidable, quelque chose

comme un volcan de bruit, fit irruption de sa gorge. Il réprima vite ce cri, ses dents se maçonnèrent de nouveau les unes contre les autres. Puis il répéta tranquillement :

— J'ai mal.

Le maréchal Lannes passait par là.

— Eh ! l'homme, fit-il avec un sourire, as-tu reçu une gifle, pour gazouiller aussi fort ?

Le gros barbu répliqua :

— Je n'ai jamais été giflé que, les jours de vent, par le drapeau !

Lannes lui injecta un regard approbateur, en lui faisant un sourire qui n'était pas tout à fait de la même couleur que le premier.

Mais un nouveau cri s'arracha de la poitrine du gros barbu, si violent que la plaine parut s'entr'ouvrir.

— Cet homme est malade, fit Lannes. Eh ! vous autres, conduisez-le là-bas !

Il désignait une bicoque, quatre planches et un toit, dressée au milieu du champ de bataille,

et que, par miracle, les boulets avaient respectée.

Quand les hommes, accompagnés du maréchal, heurtèrent l'huis pour demander asile, une voix rude, de l'intérieur, leur répondit :

— Passez votre chemin !

— Maréchal, fit le double manchot, estomaqué par tant d'audace, faut-il que je fasse sauter la serrure ?

— Faut-il enfoncer la porte à coups de tête ? demanda le sapeur au crâne raccommodé.

Lannes parlementait. L'habitant, un laboureur wurtembergeois, était veuf. Il avait eu sa femme tuée la veille par une balle perdue, et haïssait les soldats. Enfin, on obtint la permission de placer le malade dans une étable attenant au logis. Le veuf, amadoué peu à peu, vint aider à l'installation et donna même une botte de paille.

Mais à peine le gros barbu était-il couché qu'il fut tordu par des convulsions furieuses.

Ses vêtements, pourris de pluies, brûlés de soleils, dévorés de fatigues, craquèrent de toutes parts.

— Oh ! firent à la fois Lannes et les soldats.

— Oh ! fit le veuf, en allemand.

Ils avaient devant eux, non pas un homme, mais une femme.

Tout de suite, ils comprirent. Le sublime élan patriotique qui avait fait affluer à la conscription tout le meilleur de la France avait dû gagner, en même temps que les hommes, les femmes, — et la femme à barbe, la célèbre femme à barbe, profitant de son facies trompeur et de la myopie d'un major chargé du conseil de revision, s'était héroïquement enrôlée.

Un jour, durant une revue, ses yeux avaient dû rencontrer les yeux de l'empereur. Était-il extraordinaire que le divin regard de Napoléon eût suffi pour la rendre mère ?

Le veuf, touché par la grâce, s'en fut cher-

cher une bouteille de rhum destinée aux premiers soins.

— Attention ! fit soudain Lannes d'une voix de tonnerre.

« Formez vos rangs !

« Ouvrez le ban ! Un !... deux !... trois !...

« Brrrrran !... »

A ce moment, le nouveau-né fit, avec un rire de lumière, son entrée dans le monde. C'était un garçon. Sur le bras droit, il portait, en attestation de son origine, deux marques rouges : des galons de petit caporal.

Une exclamation tonna :

« VIVE L'EMPEREUR ! »

Des larmes plein les yeux, le veuf voulut lui-même aider le maréchal Lannes à disposer une crèche auprès de l'accouchée, et le souriant enfançon demeura là jusqu'au lendemain matin, étendu sur l'humble paille, ainsi qu'un petit Jésus, entre le veuf et Lannes.

HENRY BORDEAUX

LA VOIE DE GARAGE



LA VOIE DE GARAGE

I

C'était une de ces exquises soirées où l'agonie du crépuscule inspire aux âmes fatiguées du bruit un besoin de paix. Les fleurettes qui couronnent la cime majestueuse du mont Miteux, un des plus hauts pics de la chaîne savoyarde, fermaient doucement leurs corolles, semblables à des prunelles qui se closent, tandis que les derniers sons de l'Angélus voltigeaient dans ce panorama, où le lac du Bourget reflétait le ciel, déjà constellé d'étoiles.

Un jeune homme et une jeune fille cheminaient rêveusement dans la petite allée sablée de gravier fin qui entoure la demeure de M. Lepetit-Pelé, notable industriel du canton de Chambéry.

— Ah ! Rose-Marguerite, murmurait le jeune homme dans un soupir enamouré, pourquoi faut-il que votre père et vous soyez aussi intraitables ?

La jeune fille, blonde comme les blés, le visage pur comme une corolle balancée sur la longue tige du cou, répondit avec une résignation attristée :

— Hélas ! cher Monsieur Létriquet, vous le savez bien... Papa a fait serment devant Dieu que je n'épouserais jamais un homme dont le père ne serait pas bachelier...

— Mais pourquoi ? insista le jeune homme.

Elle répondit :

— Il est Président de la Société des *Classicophiles* de Chambéry... Ému de l'abandon des études humanistes, il s'insurge contre le délaissement de notre patrimoine national...

Paul Létriquet hocha douloureusement sa tête à fine barbe blonde.

— Hélas ! mon père n'a pas ce diplôme, et

il vient d'atteindre sa soixante-quinzième année !

— Qu'y puis-je ? soupira-t-elle.

Ils demeurèrent silencieux, muets. Leur couple svelte se reflétait dans la boule de jardin qui occupait le centre de la pelouse. Par les fenêtres ouvertes à cause de l'été, on apercevait les pièces de la maison familiale, le salon Louis XVI, le bureau Empire, la salle à manger Henri II avec sa suspension, tout l'intérieur des Lepetit-Pelé, harmonieux dans sa modestie et que ne déparait aucun objet d'art.

Ce fut Paul Létriquet qui reprit la parole le premier.

— Mais vous, dit-il, chère Rose-Marguerite, pourquoi ne voulez-vous pas répondre favorablement à mon amour ?...

Sans mot dire, la jeune fille se pencha. Elle cueillit une pâquerette, étoile de l'herbe qui semblait répondre aux étoiles du ciel, et commença à l'effeuiller.

Ils ne se parlaient pas, mais tous deux répétaient ensemble, au fur et à mesure de l'opération, les paroles consacrées par des siècles de générations amoureuses... « un peu... beaucoup... »

Émus jusqu'au cœur, ils attendaient l'oracle du destin.

— Passionnément, conclut la jeune fille en baissant chastement les yeux et la voix.

Paul Létriquet sentit ses regards s'humecter de douces larmes, cette rosée du cœur. Plein de reconnaissance pour la réponse de la fleurette, il comprenait bien qu'il n'aurait qu'à étendre la main pour cueillir cette autre fleur humaine qu'était Mlle Lepetit-Pelé.

— Mais alors, reprit-il, pourquoi cette perpétuelle temporisation personnelle ajoutée à l'ostracisme de monsieur votre père ?

Rose-Marguerite lui lança un coup d'œil infiniment tendre.

— Le mariage, répondit-elle d'un ton inspiré,

est la porte de la famille, fondée sur le foyer dans le but de réunir et de compléter deux vies l'une par l'autre. Il est impossible que ce foyer s'allume sans l'étincelle divine de la foi ; or, vous n'êtes pas croyant. Il est impossible qu'il existe en dehors de cette communauté de clochers qu'on nomme la patrie ; or vous ne croyez pas aux frontières. Il est impossible qu'il existe sans le principe d'autorité ; or vous avez des idées politiques avancées... Dans ces conditions, comment un mariage entre nous pourrait-il être fondé sur l'harmonie ?

Elle s'arrêta, laissant la parole à un rossignol égrenant ses vocalises dans le clair de lune embaumé par l'haleine discrète des fleurs qui émaillaient le parterre. Mais Paul Létriquet n'entendait pas le petit ténor, tout entier à une profonde méditation. Enfin il demanda :

— Et si mon père passait son baccalauréat, si moi je me ralliais à vos opinions, pourrais-je espérer qu'enfin, Rose-Marguerite... ?

Elle mit, pour toute réponse, sa menotte dans la sienne.

— Ce jour-là, mon ami, vous pourrez garder toute votre vie la main que voilà...

II

La Fête des Fleurs battait son plein. Sur la route qui serpente un flanc du mont Miteux, les tilburys, les cabriolets, les landaus, les calèches et les phaétons, décorés de mille gerbes diaprées, se succédaient les uns après les autres en un pimpant cortège. L'âme des jardins saccagés habitait encore ces jardins en mouvement et, parmi les dépouilles multicolores des parterres, les jeunes femmes, fleurs souveraines plus séduisantes et plus capiteuses que toutes les autres, se lançaient à l'envi des roses baptisées du beau nom de France, des lys à la blancheur virginale, des coquelicots rouges

comme des cœurs amoureux, des violettes, emblèmes de la modestie.

Parmi les jeunes filles les plus remarquées, chacun se désignait Rose-Marguerite Lepetit-Pelé, coquettement assise dans un char à bancs tapissé de bleuets avec lesquels sa robe rose vif et son chapeau à l'instar de Paris s'harmonisaient délicieusement.

Elle échangeait avec sa voisine, Mlle Angèle Moche, fille du greffier au tribunal, des rires argentins, et, bien que la joie des deux jeunes filles eût quelque chose de discret et de pudique, elle faisait sensation. Les châtelains des environs ne se lassaient pas de les dévisager, et plus d'un fringant officier du train des équipages les avait déjà fixées avec son monocle.

— Bonne mère ! Ah ! le vilain brutal ! s'écria Mlle Lepetit-Pelé en portant la main à son fragile visage qui venait de s'empourprer sous un choc inattendu.

Un bouquet, lancé d'une main sûre, s'était écrasé contre sa joue duvetée.

Du regard, elle se préparait à châtier le maladroit admirateur, quand elle pâlit. Tout son sang ne fit qu'un tour, car elle venait de reconnaître en lui Paul Létriquet, son ex-fiancé, qu'elle n'avait pas revu depuis deux ans.

Ce dernier, empressé à ne pas se faire remarquer, mettait l'index sur sa lèvre, et de l'autre désignait le bouquet, tombé dans la voiture. Ses yeux disaient clairement :

— Il contient un billet...

Avec l'intuition d'une véritable fille d'Ève, Rose-Marguerite comprit. Elle se pencha, et, parmi les fleurs expirantes, ramassa une feuille de papier pliée qu'elle fit disparaître subrepticement dans son corsage.

Rentrée chez elle, son premier soin fut de déplier le message énigmatique. Il contenait ces simples mots :

« Ce soir, quand l'horloge de la mairie son-

nera neuf heures, trouvez-vous devant la boule du jardin. Signé : Celui qui est désormais digne de vous. »

Un instant Rose-Marguerite hésita. L'horloge de la mairie !... Elle aurait préféré régler son cœur d'après l'horloge de l'église...

Mais la signature était pleine de promesses...

Elle fut exacte au rendez-vous.

Paul Létriquet l'attendait, en faisant les cent pas avec une impatience fébrile.

— Enfin, vous !

Ce cri jaillit de sa poitrine avant qu'il n'eût eu le temps de le retenir.

— Oui, Paul... fit-elle. Je manque à toutes les convenances, mais j'ai foi en vous. Vous ne m'en ferez pas repentir.

Le jeune homme ne se sentait pas de joie à voir s'illuminer sa vie de cette radieuse apparition.

Mais celle-ci :

— Je vous écoute, mon ami...

Alors, Paul Létriquet :

— Il y a deux ans, quand nous nous séparâmes à cette même place, j'emportai vos paroles gravées dans mon cœur... Durant ces deux années, votre souvenir bien-aimé fut présent à mes côtés comme un ange gardien... Il a triomphé de tous mes errements... Je croyais alors à la fraternité des peuples ; j'avais chez moi une cheminée à la prussienne... Eh bien, je l'ai démolie ! J'ai renoncé à la gymnastique suédoise ; j'ai abjuré les commodités à l'anglaise ; j'ai banni de mes menus les petits suisses ; j'ai renoncé à me faire faire des lotions au Portugal... Êtes-vous contente de moi, Rose-Marguerite ?

Elle l'écoutait avec un sourire d'extase.

Il poursuivit :

— Mes doctrines sociales ont connu, elles aussi, leur chemin de Damas... Vous savez que jadis j'étais le trésorier d'une œuvre coopérative ; mais cet argent de mauvais aloi n'a pas

tardé à me brûler les mains... Je n'ai pu le conserver... Je l'ai versé à la *Société protectrice des Bêtes à Bon Dieu.* Êtes-vous contente de moi, Rose-Marguerite ?

Émue au plus haut point, la noble jeune fille tenait sa main appuyée sur son cœur pour en comprimer les battements. Esprit d'une rare élévation, elle mesurait toute l'étendue du sacrifice qu'elle venait de provoquer chez Paul Létriquet.

Celui-ci continua :

— Grâce à vous, mon père a ses vieux jours assurés... car il vient d'être reçu à son baccalauréat... Désormais, mille carrières s'ouvrent devant lui... Et savez-vous comment je suis parvenu à lui obtenir la réussite ? En brûlant des cierges sur l'autel de saint Antoine de Padoue...

Trop d'émotions venaient de se succéder dans l'esprit de Rose-Marguerite. Elle poussa un faible cri et perdit connaissance.

III

Quelques mois après, le jour des Rois, la salle à manger Henri II de M. Lepetit-Pelé devenait le théâtre du plus touchant tableau.

C'étaient, assis côte à côte, autour de la suspension, le grave M. Lepetit-Pelé lui-même ; sa femme, indulgemment souriante sous ses bandeaux gris ; M. Létriquet père, qui n'avait pas voulu se séparer de son diplôme et le portait encadré sous son bras ; Mlle Angèle Moche ; et, aux places d'honneur, Paul Létriquet, couvant du regard sa fiancée à la fois pâle et rougissante comme les fleurs du printemps.

Tous étaient réunis pour le dîner d'accordailles.

Il y avait bien eu, vers six heures, une petite alerte. Le mitron porteur du vol-au-vent n'arrivait pas ; sans doute s'était-il attardé à jouer

aux billes avec quelque petit ramoneur... Mais, grâce à Dieu, tout était rentré dans l'ordre, et au vol-au-vent avaient succédé le filet madère, le poulet rôti, la salade. Enfin apparut, salué par des acclamations unanimes, un magnifique Saint-Honoré, semblable à une forteresse comestible.

Tous ces braves cœurs se réjouissaient de concert, simplement, traditionnellement, humant sans façon les effluves de la cuisine familiale. Cette union d'une jeune fille méritante et d'un jeune homme laborieux les faisait s'épanouir d'aise.

On partagea le gâteau et chacun commença à le déguster. Soudain Rose-Marguerite poussa une joyeuse exclamation de surprise et sortit de sa bouche, coquettement tenue entre le pouce et l'index, une mignonne figurine de porcelaine représentant un poupon encore enveloppé dans ses langes de crème.

Et toute la tablée applaudit d'un triple ban

ce gentil présage, cet émissaire de la Providence qui faisait resplendir à l'aurore d'une si parfaite union l'espoir que le ciel ne tarderait pas à la bénir.

HENRY BATAILLE

LA MARÂTRE EN FOLIE



LA MARATRE EN FOLIE

PERSONNAGES

DUC DE THÉSAY.

HIPPOLYTE, son fils.

LE PRÉCEPTEUR D'HIPPOLYTE.

PHILIPPINE DE THÉSAY, femme du Duc et belle-mère d'Hippolyte.

Un salon moderne. Tables, chaises, piano, téléphone, théâtrophone, cinématographe. Atmosphère d'intimité où flotte pourtant on ne sait quelle menace tragique. Six heures du soir, vers la fin du printemps. L'immortelle et cendreuse agonie du jour commence.

SCÈNE I

HIPPOLYTE, SON PRÉCEPTEUR

HIPPOLYTE

Voulez-vous que je vous dise, mon cher précepteur ?... Cette femme m'insupporte !

LE PRÉCEPTEUR

Évidemment, le dévolu jeté sur vous par la duchesse Fédora-Philippine de Thésay a quelque chose d'exacerbant.

HIPPOLYTE

Oui, décidément, la seconde femme de mon père me persécute !... Cette façon de tourner toujours autour de moi, avec des mines de vieille passionnée, est odieuse. Mais j'ai trouvé un bon moyen !

LE PRÉCEPTEUR

Quoi donc ?

HIPPOLYTE

Vous savez l'âge qu'elle a ? Quatre-vingt-deux ans !

LE PRÉCEPTEUR

Pas possible !... Elle semble en avoir cinquante-six à peine...

HIPPOLYTE

C'est que les évolutions lyriques de la passion moderne lui permettent de paraître une grande amoureuse, et de se donner comme telle à qui bon lui semble !

LE PRÉCEPTEUR

Quatre-vingt-deux ans...

HIPPOLYTE

Mon père le lui a toujours caché, sous prétexte que le désir est le moteur du monde et qu'elle ne doit pas, à ses propres yeux, perdre la couronne de son prestige. (*Tendant un étui de cuir chiffré d'argent.*) Un cigare ?... Ah !

que cette odeur de tubéreuse venue de chez la fleuriste voisine se mêle passionnément aux stridences ensorceleuses des tziganes qui jouent dans le petit café d'en face... Mais où en étions-nous donc ?... Ah ! oui... Voici mon moyen... J'ai chipé son acte de naissance... Si elle me harcèle encore, je le lui montre sans hésiter... Quel swing !... En attendant, je vais faire un tour à cheval, au Bois... Ça me remettra d'aplomb !

LE PRÉCEPTEUR

Vous montez à merveille, paraît-il ?

HIPPOLYTE

Dame !... ma mère, qui précéda dans la maison cette marâtre, ma mère, bien-aimée disparue, était écuyère... Et elle montait, je ne vous dis que cela... On l'appelait, sur les affiches, la Reine des Amazones !... Alors, vous voyez que j'ai de qui tenir...

LE PRÉCEPTEUR

Allez donc, cher enfant, allez parmi le petit mystère galopant des voitures, l'étincellement des harnais, les palpitations métalliques des automobiles... Émiettez vos préoccupations pour en mêler les poussières à la vibration des atomes qui polkent dans le soleil du printemps... Bonne promenade ! (*Il sort.*)

Au moment où Hippolyte est prêt de disparaître à son tour, la duchesse surgit. Sans le voir, elle va s'asseoir dans un fauteuil et songe, rêveusement accoudée.

SCÈNE II

HIPPOLYTE, LA DUCHESSE FÉDORA-PHILIPPINE DE THÉSAY

HIPPOLYTE

Bon !... Encore elle... Tiens, au fait, profitons-en donc ! (*Il s'approche de la duchesse Fédora-Philippine de Thésay, et, touchant par*

derrière son épaule, lui hurle dans l'oreille :) Bonjour, Philippine !

FÉDORA, *en un tressaillement enivré.*

Dieu ! (*Elle se jette au cou d'Hippolyte.*) Ah ! mon chéri, mon chéri !

HIPPOLYTE, *reculant.*

Qu'est-ce qui vous prend ?

FÉDORA

Ne viens-tu pas de m'appeler effusionnément par mon prénom ?

HIPPOLYTE

Jamais de la vie !... Vous m'aviez donné la moitié d'une amande double, hier soir, à dîner... Et je vous ai dit simplement : Bonjour, Philippine.

FÉDORA, *tombant accablée sur un fauteuil.*

Ah ! la cruauté de la jeunesse ! Tu ne comprends donc pas, mon chéri, mon petit amour, mon vierge, l'épouvantable angoisse qui me

troue les nerfs ? Tu ne comprends donc pas que déjà le second penchant s'offre à moi, et que déjà, le soir, je commence à regarder les étoiles avec inquiétude ?... Dans quelques années, il me faudra descendre la côte... Et tu refuses, pour me retenir dans les jardins du bonheur, tes petites mains tranquilles dans lesquelles je voudrais tant reposer le fondement de ma paisibilité morale ?... Ah ! Hippolyte, ne sens-tu donc pas quelle lyrique atmosphère d'amour traîne autour de toi ? Ces lourds parfums, qui, sur les ailes de l'orageuse après-midi palpitent jusqu'à nous, te laissent insensible ? Ne frissonnes-tu donc pas en entendant les violons gémir leur chant sublime ?...

HIPPOLYTE, *sceptique.*

Ça ?... C'est la *Veuve Joyeuse !*

FÉDORA

N'importe ! Pour un cœur passionné, cela vaut Chopin ou Moskowsky... N'as-tu donc pas

envie de contempler avec moi quelques horizons bénis des amants : Florence, Monte-Carlo, Venise, Barbizon ?... Ah ! que ne sommes-nous assis à l'ombre des forêts ! Tu reposerais, tranquille, et je viendrais, tigrée de taches de soleil, t'apporter un bol de lait, en souriant sous mon chapeau à fleurs...

HIPPOLYTE

Un chapeau à fleurs ! Pauvre mignonne, va... Mais il est temps, tout de même, de devenir raisonnable... (*Il lui donne un papier.*) Tenez, lisez donc ça... Et faites-en votre profit.

(*Il sort.*)

FÉDORA, *seule.*

Une pièce officielle... Qu'est-ce donc ?... Ah ! mon acte de naissance... Je le croyais à jamais perdu... Que vois-je ? Moi, née en 1831 ?... J'aurais donc aujourd'hui... quatre-vingt-deux ans ?... Oh ! quelle détresse, quelle horreur !... Mais non, ce n'est pas possible ! (*S'adressant*

à la glace.) Parle donc, miroir stupide ! Dis-moi que ce n'est pas vrai !... Ah ! que ces voiles me pèsent !

(Dans un élan convulsif, elle arrache ses vêtements et se met entièrement nue. — Entre le Duc de Thésay.)

SCÈNE III

FÉDORA, LE DUC DE THÉSAY

LE DUC, *aimablement.*

Restez donc couverte, chère amie. Le fond de l'air est frais, malgré la fièvre que peuvent y mettre l'odeur passionnée des fleurs et la musique des tziganes.

FÉDORA

Il s'agit bien de cela ! Je suis pénétrée d'une douleur qui me ronge jusqu'à l'os ! Oh ! quelle brisure est la mienne !

LE DUC, *avec intérêt.*

Pourquoi donc ?

FÉDORA, *laissant tomber les mots avec une grande simplicité.*

J'ai eu hier quatre-vingt-deux ans, mon ami... Et en voici la preuve...

LE DUC, *bouleversé.*

Pauvre chère créature, quel être abject a pu vous livrer ce document ?

FÉDORA

Mon beau-fils... Et savez-vous pourquoi ?

LE DUC

Fédora ! Je sens que vous allez me révéler un secret horrible !

FÉDORA

Oui, c'est trop horrible, je ne puis...

LE DUC

Courage ! Confessez-vous en peu de mots...

FÉDORA

Ah ! ça, jamais de la vie !... Écoutez... Enguerrand, j'aime... J'aime un être délicieux... Tous les détails de lui me bouleversent... Ses bottines ont l'air de crépiter à la lumière du soir, du beau soir tumultueux des appartements... Quand ses longs yeux s'appuient aux miens, ils m'arrêtent le cœur... (*Hésitant.*) Mais puis-je vous dire ces choses ?...

LE DUC, *affectueux, énergique.*

Je veux la vérité !... Développez librement votre conscience... Ah ! la sincérité, voyez-vous, la sincérité en amour !...

FÉDORA

Eh bien, cet être dont je respirais la jeunesse comme une inhalation merveilleuse, qui me troublait au point de rendre mes pas irrésolus, de faire se dérober sous moi mes genoux tremblants... qui était devant ma luminosité

d'amoureuse comme le geste rose de la vie, c'est...

LE DUC

C'est ?

FÉDORA

Cherchez autour de vous, tout près... un jeune homme... dans notre demeure...

LE DUC

Pas Hippolyte, tout de même ?

FÉDORA

C'est vous qui l'avez nommé !

(Grand silence. Enfin :)

LE DUC, *avec un calme héroïque.*

Ah ! Fédora... Ce que vous venez de faire est immense... N'importe... Je ne m'en trouble pas... Vous savez quelle est ma largeur d'esprit... Donnez-moi un verre d'eau, voulez-vous ?... L'émotion m'a desséché, je meurs de soif... Fédora, je ne peux rien vous dire

d'autre... Épuisez la coupe... Ne mêlons pas les choses de la morale aux choses du divin, du tout-puissant maître des passions humaines... Douleur ou joie, ne faites pas de tri... Cueillez toute la gerbe, puisque c'est l'amour.

FÉDORA

Mais la véritable catastrophe, c'est qu'Hippolyte se refuse !...

LE DUC, *avec une stupeur indignée.*

Le misérable ! Ah ! je croyais avoir passé par la plus surprenante révélation. Et vous m'en réservez une plus prodigieuse encore... Oh ! Cette lourde chaleur du crépuscule qui s'ajoute aux conflits des cœurs. Et cette scottisch nostalgique et tenace qui s'enlace à nous... (*Brusquement.*) Le misérable, il a osé vous repousser ?

FÉDORA

Oui, c'est lui qui m'a remis cet acte de naissance, cet acte bref, mais terrible...

LE DUC, *éclatant.*

Lui ? Alors mon fils, non content d'infliger à ma propre épouse l'affront de mépriser sa chair offerte, l'affront de la considérer comme une femme découronnée, mon fils a tenté de cambrioler votre sécurité passionnelle ?... Eh bien, je vous jure qu'il s'en repentira... Avec quelle ivresse de justicier je vais le jeter à la porte !

FÉDORA

Grâce pour lui !

LE DUC

Non !... Une solution s'impose...

FÉDORA

Que voulez-vous faire ? Nous sommes tous de pauvres cœurs blessés qui cherchent à se panser sans y parvenir, et qui traînent misérablement, parmi les chemins caillouteux de la vie, leur estropiement solitaire... Et ils ont bien du mal à n'avoir que les blessures qu'ils

ont... Oui, vous avez raison, cette musique est affreuse... Et cette odeur d'œillets rouges, de roses rouges... couleur de sang. Comme elle entête, cette odeur... Elle semble émaner du cercueil où pâlit le cadavre même de l'amour...

(L'orchestre des tziganes joue, en sourdine : « Quand l'amour meurt. »)

SCENE IV

LES MÊMES. Entre LE PRECEPTEUR

LE PRÉCEPTEUR

Ah ! c'est horrible !

LE DUC

Quoi donc ?

LE PRÉCEPTEUR

Hippolyte... mort...

FÉDORA, *avec un cri sauvage.*

Mort ? Parlez, mais parlez donc, Monsieur le précepteur !

LE PRÉCEPTEUR

On vient de téléphoner de la Préfecture... Un accident de cheval... A peine Hippolyte sortait-il de la porte Maillot... Les gardes du bois, silencieux, le regardaient passer... et l'on entendait la musique du five o'clock d'Armenonville... Il suivait, tout pensif, l'allée des Poteaux, quand soudain un capitaine de dragons, impétueux, débouche d'une allée transversale... Le cheval d'Hippolyte prend peur, fait un écart, le désarçonne... Il tombe, le pied pris dans l'étrier...

FÉDORA

Quelle horreur !...

LE PRÉCEPTEUR

La bête s'emballe, et le traîne parmi les buissons, les rochers, tout sanglant, la tête rebondissante... On l'a relevé mort... et si défiguré que vous ne le reconnaîtriez plus...

FÉDORA

Taisez-vous...

LE DUC

Hélas !...

(Long silence.)

LE PRÉCEPTEUR

Il fait tout à fait nuit. Voulez-vous que j'allume l'électricité ?

FÉDORA

Non... laissez... Ah ! mes yeux me font mal... J'ai la fièvre...

LE DUC

Une tasse de camomille ?

FÉDORA

Merci... rien... rien...

(Tous trois pleurent silencieusement.)

RIDEAU

PAUL FORT

Prince des Poètes

LA SIESTE A FOUILLY-EN-LÉZOIS

LA SIESTE A FOUILLY-EN-LÉZOIS

AFFINITÉS ÉLECTIVES

J'entends deux heures au clocher gris. Dormons la sieste dans la chambre. Par la persienne un rayon luit, long trait d'or dans la fraîcheur sombre.

Margot, ma mie, a mis à l'air sa nudité nacrée et grasse. Le chien, cuisse levée, a l'air de jouer de la contrebasse.

Céans, j'écris. Oh ! qu'ai-je vu sur les deux rondeurs de ma mie ? Voilà mon œuvre interrompue ! Quel désespoir pour mes amis !

Ce n'est pas un grain de beauté — je les connais — et cela bouge. Mais ça n'empêche pas l'été de danser nu sur la pelouse.

Prenons vite mon chapeau Rembrandt. Pouff!

Coiffons-en la callipyge ! Et levons, le cœur palpitant ainsi qu'un pigeon qui voltige.

Ah ! c'est une bête à bon Dieu... Quelle harmonie rare et complète que celle qui mêle, en ce lieu, Dieu, la Nature et son Poète !

SALADES FRANÇAISES

Le vieux mur s'évente avec ses pigeons. Le ciel est gonflé de nuages ronds. Dans le potager, à pas de malade, allons reluquer les vertes salades. L'espoir d'Ile-de-France en leurs verts bourgeons, avec ses yeux verts se dresse et regarde.

Ah ! c'est d'un beau vert ! Ah ! c'est très joli ! Endive et laitue, mâche et pissenlit ! Qui : vous, fils d'argent de l'ondée qui passe, ou vous, fils de la bave des limaces, ou vous, fils de la Vierge imperceptibles, leur avez cousu des santés si grasses ?

Mais il fait trop chaud. On a la pépie. A la « Pomme d'or » allons prendre un verre. L'absinthe à la gomme est une ambroisie qui vous rend poète. — « Bonjour, Sidonie ! Donnez-moi, ma fille, l'ardoise qui sert aux joueurs de manille, pour écrire mes vers. »

MOI

Je porte sous mon chapeau Rembrandt de beaux cheveux de satin noir. Mes grands yeux sont des diamants noirs taillés dans la nuit du soir.

Ma cravate tourne à mon cou. Tourne, bonne cravate de soie, tourne, tourneras et jusqu'où ? L'important, c'est que ça se voie !

Exaltant mes sens de poète je leur fais danser le quadrille. Je hume le bruit des clochettes, je touche l'odeur des jonquilles.

J'écoute le topinambour crier, je goûte au

vol des pies, je regarde la saveur des fruits. C'est moi l'artiste au goût du jour.

Tel, avec ma pipe et ma lyre, je m'en vais dans l'Ile-de-France. Je dis ce qui n'est pas à dire, et quand j'ai fini, je recommence.

G. LENÔTRE

LA NUIT DE FERNEY



LA NUIT DE FERNEY

Sur une belle route, bordée de quatre rangées d'arbres, roule une berline verte à roues jaune citron attelée de cinq ou six vigoureux percherons [1]. Près de la portière trotte un postillon. Un laquais légèrement arthritique, et qui porte une tache de rousseur derrière l'oreille droite, est assis sur le siège, à côté du cocher dont on ne voit pas les bas cachou enfouis dans de larges bottes à revers évasés.

A l'intérieur de la voiture, doublée de velours d'Utrecht blanc, qui donc écarte les stores de taffetas orange, et regarde le paysage ? Il y a là six personnes. Et ces personnes ne

1. Ils se nommaient : Finette, Galopeuse, César, Le Bourru, Rougeole et Cocotte.

sont autres que Louis XVI, Marie-Antoinette, Madame Élisabeth, sœur du roi, et les enfants de France, accompagnés de leur gouvernante, Mme de Tourzel.

La famille royale est en fuite, tandis que Paris, grondant de rumeurs révolutionnaires, la cherche vainement. Prodigieux changement de la destinée !

Il est sept heures du soir. Après une belle journée, un peu orageuse, le soleil va se coucher derrière les collines violettes. Un vol d'hirondelles s'attarde dans la nue couleur de turquoise. La berline roule toujours. Avant de traverser le passage à niveau de Chazolles, elle rencontre un troupeau d'oies. En franchissant la chaussée de pavés qui prolonge de cent quatre-vingt-dix-neuf mètres environ la grande rue de Montilly, la roue gauche de derrière écrase une cerise tombée du panier d'une paysanne [1].

---

1. Celle-ci se nommait Berthe Delaplanque. Elle était âgée de trente-quatre ans. Fille d'un tournebroche et d'une ra-

Puis la berline s'engage sur la route de Ferney. Une heure après, M. de Valory [1], costumé en cocher (car c'était lui), arrêtait ses cinq vigoureux percherons. MM. de Malden [2] et de Moustiers [3], travestis en postillons, mettaient pied à terre et de leurs poings tendus aidaient la famille royale à descendre.

---

vaudeuse, elle souffrait, à cette époque, d'une maladie d'estomac qui la conduisit au tombeau soixante ans plus tard, ainsi que l'attestent les actes de l'état civil de Montilly. La maison qu'elle habitait alors porte aujourd'hui le n° 8 (432 du cadastre).

1. Luc-Adolphe de Valory, né en 1748 à Palaiseau, mestre de camp en 1769 ; croix du Mérite de Saint-Louis le 15 juin 1762 ; devient chauve aux environs du 10 octobre 1780, mais portait perruque depuis le jeudi 1er janvier 1763 ; meurt à Buzenval le 15 août 1797, jour de la fête de l'Empereur.

2. Fernand comte de Malden, né en 1745. Enfant de chœur en 1760 ; enfant de Marie en 1762 ; enfant de troupe en 1763 ; enfant de volupté en 1765 ; enfant de la patrie en 1793 ; tombé en enfance le 13 juin 1809.

3. Bernard de Moustiers. Né en 1759, mort au Vésinet en 1811. Il était remarquable par un signe distinctif, analogue à celui des faïences du même nom, et qu'il portait par derrière, au sommet de la cuisse gauche (Mémoires de Mademoiselle de la Tourange, III, 347).

Cependant, sur le perron du château de Ferney un homme d'un grand âge s'avançait péniblement. M. de Voltaire en personne accueillait ses hôtes d'un soir. Quel touchant tableau que celui de ce contempteur des tyrans prêtant assistance au souverain déchu !

Les chevaux furent mis à l'écurie [1], tandis qu'un repas était servi aux royaux fugitifs.

Les derniers sons de l'angélus expiraient dans l'air nocturne [2]. On apporta un repas composé de deux moutons, de trois bœufs, de six douzaines de lapereaux en tourte, de pâtés d'épinards, de quatre assiettes de fruits et de

1. Sur l'emplacement de cet édifice se trouve aujourd'hui la boutique d'un loueur de bicyclettes. Quelques-uns prétendent que ce loueur met également un tricycle à la disposition de ses clients. Mais la majorité des avis que j'ai recueillis au cours d'une enquête personnelle permet de nier cette affirmation. D'ailleurs, elle n'est soutenue que par une brodeuse aveugle, Marie Boré (née en 1867) et un peintre d'enseignes de vaisseau, Jules Picod (né en 1873), ce qui en atténue singulièrement la valeur.

2. Déclaration du sieur Lagache, chaudronnier (3. 12, folio 43. Pièces justificatives).

quatre assiettes de sucreries. On se représente ces cinq personnes, naguère si prodigieusement puissantes, attablées devant cette chère frugale, en présence de ce vieillard qui ne se nourrissait plus que de racines [1].

Puis chacun, avant de reprendre à l'aube du lendemain la route de Varennes, se retira dans son appartement.

Louis XVI, à dix heures quatorze, ôta sa redingote vert-bouteille. A dix heures dix-neuf, il quitta son habit et laissa tomber son haut-de-chausses. Comme il n'avait pas d'eau à sa disposition, — sauf la petite colonne torse de cristal qui, dans le décor de la pendule, figurait une fontaine, — il dut se passer d'ablutions, et s'en passa d'ailleurs sans récriminer [2]. Après avoir satisfait un humble besoin,

1. « Dans le style de Voltaire on sent une merveilleuse habitude des racines grecques et latines dont il nourrissait sa mémoire. » (Jouvin, Cours de littérature française, XXXV, p. 374.)

2. Cette indication est très importante. Elle permet de

et fait sa prière, il se mit au lit [1], entre dix heures quarante et dix heures quarante-deux, et ne tarda pas à s'endormir pesamment.

La Reine, accoudée à la fenêtre que nimbait le clair de lune, ne pouvait se décider à prendre du repos. Elle demeurait là, rêveuse, mélancolique, tressaillant par moments au bruit des rats qui parcouraient la vieille demeure [2].

Ici se place un incident demeuré mystérieux. Plusieurs pamphlets jacobins s'accordent pour assurer que la porte s'ouvrit vers onze heures, et que Voltaire, coiffé d'un madras rayé et vêtu

décharger l'infortuné Louis XVI du reproche de raffinement aristocratique dont on l'a si injustement accablé. (Bimbenet. Pièces justificatives du procès, folio II, p. 391.)

1. On possède des fragments du journal que tenait Louis XVI durant ces journées tragiques. Mais le monarque l'écrivait pour lui-même, en abréviations qui le rendent indéchiffrable.

2. Une petite-nièce de Mme de Préfontaine m'a fait l'honneur de m'adresser des notes manuscrites tendant à établir que le château de Ferney ne contenait alors que des souris.

d'une robe de chambre zinzolin, pénétra chez Marie-Antoinette, et tenta d'abuser de l'auguste proscrite. Mais comment ne pas être soulevé d'indignation en présence de ces odieuses calomnies ? Le malheur n'a-t-il pas fait à cette femme une auréole inviolable ? Durant cette nuit de Ferney, — mystérieuse étape sur la route du malheur, — la touchante victime des rancunes de Mirabeau[1] voulut-elle, dans un élan patriotique, communier avec le vieil esprit de la France ? Rien, aucun texte, aucun document, n'autorise à le croire. Et, dans le doute, ne convient-il pas de respecter l'énigme de ce cœur que tant de larmes ont sanctifié ?

Au surplus un argument doit suffire à dissiper le cauchemar d'incertitude et d'anxiété qu'on a voulu faire planer sur les ombres de cette nuit tragique. Des documents confiden-

1. «... Pour qui me prenez-vous, Monsieur ? Je ne suis pas ce que vous croyez... » (Corresp. de Marie-Antoinette avec Mirabeau. Arch. secr. de Trianon, DXXXXI, 36).

tiels, qui m'ont été communiqués récemment, m'ont donné l'absolue certitude que Voltaire était mort depuis près de trente ans [1] lorsque les infortunés détenteurs du trône de France entreprirent le voyage de Varennes.

1. Exactement vingt-sept ans, quatre mois et deux jours. Voir, *Larousse* (grand et petit) art. Voltaire, *Grande Encyclopédie*, *Histoire de France* de Duruy et quantité d'autres ouvrages d'érudition historique. Michelet lui-même, malgré son libéralisme, est d'accord avec les auteurs susmentionnés.

VARIATIONS
SUR UN THÈME CONNU

VARIATIONS SUR UN THÈME CONNU

Le vingt-cinq novembre 1912, à neuf heures dix-sept du matin, lorsque le sculpteur Joseph Lepetit-Legrand (Joseph, ou Boniface, ou Zéphyrin, ou Babylas, ou Népomucène) s'aperçut, en pénétrant dans son atelier, que, des neuf statuettes d'argile composant son groupe intitulé : *Les Neuf Muses*, l'une s'était effondrée et qu'il n'en restait plus que huit, il eut d'abord un geste de mécontentement, mais il se ressaisit aussitôt :

— Bah ! se dit-il, n'importe... J'intitulerai mon groupe : *Les Huit Jours de la Semaine.*

*
* *

Le vingt-six novembre 1912, à neuf heures dix-sept du matin, lorsque le sculpteur Joseph

Lepetit-Legrand (Joseph, ou Boniface, ou Zéphyrin, ou Babylas, ou Népomucène) s'aperçut, en pénétrant dans son atelier, que, des huit statuettes d'argile composant son groupe intitulé : *Les Huit Jours de la Semaine*, l'une s'était effondrée et qu'il n'en restait plus que sept, il eut d'abord un geste de mécontentement, mais il se ressaisit aussitôt :

— Bah ! se dit-il, n'importe... J'intitulerai mon groupe : *Les Sept Merveilles du Monde.*

***

Le vingt-sept novembre 1912, à neuf heures dix-sept du matin, lorsque le sculpteur Joseph Lepetit-Legrand (Joseph, ou Boniface, ou Zéphyrin, ou Babylas, ou Népomucène) s'aperçut, en pénétrant dans son atelier, que, des sept statuettes d'argile composant son groupe intitulé : *Les Sept Merveilles du Monde*, l'une s'était effondrée et qu'il n'en restait plus que

six, il eut d'abord un geste de mécontentement, mais il se ressaisit aussitôt :

— Bah ! se dit-il, n'importe... J'intitulerai mon groupe : *Les Six Femmes de Henri VIII.*

*
* *

Le vingt-huit novembre 1912, à neuf heures dix-sept du matin, lorsque le sculpteur Joseph Lepetit-Legrand (Joseph, ou Boniface, ou Zéphyrin, ou Babylas, ou Népomucène) s'aperçut, en pénétrant dans son atelier, que, des six statuettes d'argile composant son groupe intitulé : *Les Six Femmes de Henri VIII*, l'une s'était effondrée et qu'il n'en restait plus que cinq, il eut d'abord un geste de mécontentement, mais il se ressaisit aussitôt :

— Bah ! se dit-il, n'importe... J'intitulerai mon groupe : *Les Cinq Sens.*

* * *

Le vingt-neuf novembre 1912, à neuf heures dix-sept du matin, lorsque le sculpteur Joseph Lepetit-Legrand (Joseph, ou Boniface, ou Zéphyrin, ou Babylas, ou Népomucène) s'aperçut, en pénétrant dans son atelier, que, des cinq statuettes d'argile composant son groupe intitulé : *Les Cinq Sens*, l'une s'était effondrée et qu'il n'en restait plus que quatre, il eut d'abord un geste de mécontentement, mais il se ressaisit aussitôt :

— Bah ! se dit-il, n'importe... J'intitulerai mon groupe : *Les Quatre Mendiants*.



Le trente novembre 1912, à neuf heures dix-sept du matin, lorsque le sculpteur Joseph Lepetit-Legrand (Joseph, ou Boniface, ou Zéphyrin, ou Babylas, ou Népomucène) s'aperçut, en pénétrant dans son atelier, que, des quatre

statuettes d'argile composant son groupe intitulé : *Les Quatre Mendiants*, l'une s'était effondrée et qu'il n'en restait plus que trois, il eut d'abord un geste de mécontentement, mais il se ressaisit aussitôt :

— Bah ! se dit-il, n'importe... J'intitulerai mon groupe : *Les Trois Grâces*.

*
* *

Le trente et un novembre 1912, à neuf heures dix-sept du matin, lorsque le sculpteur Joseph Lepetit-Legrand (Joseph, ou Boniface, ou Zéphyrin, ou Babylas, ou Népomucène) s'aperçut, en pénétrant dans son atelier, que, des trois statuettes d'argile composant son groupe : *Les Trois Grâces*, l'une s'était effondrée et qu'il n'en restait plus que deux, il eut d'abord un geste de mécontentement, mais il se ressaisit aussitôt :

— Bah ! se dit-il, n'importe... J'intitulerai mon groupe : *Le Jour et la Nuit*.

*
* *

Le trente-deux novembre 1912, à neuf heures dix-sept du matin, lorsque le sculpteur Joseph Lepetit-Legrand (Joseph, ou Boniface, ou Zéphyrin, ou Babylas, ou Népomucène) s'aperçut, en pénétrant dans son atelier, que, des deux statuettes d'argile composant son groupe intitulé : *Le Jour et la Nuit,* l'une s'était effondrée et qu'il n'en restait plus qu'une, il eut d'abord un geste de mécontentement, mais il se ressaisit aussitôt :

— Bah ! se dit-il, n'importe... J'intitulerai mon groupe : *Solitude.*

*
* *

Le trente-trois novembre 1912, à neuf heures dix-sept du matin, lorsque le sculpteur Joseph Lepetit-Legrand (Joseph ou Boniface, ou Zéphyrin, ou Babylas, ou Népomucène) s'aperçut, en

pénétrant dans son atelier, que l'unique statuette d'argile composant son groupe intitulé : *Solitude*, s'était effondrée et qu'il n'en restait plus rien, il eut d'abord un geste de mécontentement, mais il se ressaisit aussitôt :

— Bah ! se dit-il, n'importe... J'intitulerai mon groupe : *Le Néant*.

STÉPHANE MALLARMÉ

SONNETS



SONNETS

Quand le vaticinant erratique, au larynx
Dédaléen, divague en sa tant dédiée
Et de l'Absent manie avant tout radiée
Pour de l'insaisissable animer la syrinx,

O n'être qu'aboli le mystère du sphinx
Par qui du clair-obscur l'âme est congédiée !
O chevaucher, vers la victoire irradiée,
Aveugle, et de ses yeux exorbité, le lynx !

Hypogéenne telle énigme la Pythie,
Ambage non pas un d'où l'inconnu dévie,
J'ai de l'impénétrable approfondi l'azur,

Et, ténébral sitôt hiéroglyphique cygne
Qu'obstructif en son vide ombre un deleatur,
J'offusque, triomphal, le néant qui m'assigne.

II

Orgueil du grand sitôt en extase cabré,
D'ombre et torse forêt en qui la même absconse
Fut. Étoile vitreuse où le nombre s'annonce,
Ascension clamée au trouble de l'entré,

Accord du geste avec le destin conjuré,
Verticale attestée en sa double réponse,
Pourpre en immensité banale et, si je fonce,
Pars, cri silencieux, et règne, soupiré !

Alors quand révolu triple s'itérative
L'astre, flux que soudain cueille une main craintive
Où l'infini du peu déploie un vol impur.

Et l'arc ainsi bandé par la détresse aiguë
Fera, foudre d'acier, incendie et ciguë,
Luire des larmes d'or aux blancheurs du futur.

GLOSE

Un groupe d'érudits prépare une traduction française des œuvres de Stéphane Mallarmé. Cette entreprise, en raison des recherches qu'elle nécessite, n'aboutira pas, sans doute, avant de longues années. Nous ne pouvons aujourd'hui donner au lecteur que la traduction du premier de ces deux sonnets :

Quand le vaticinant
erratique,
au larynx dédaléen,
divague,
en sa manie
tant dédiée
et avant tout
radiée de
l'absent
pour animer
le syrinx de l'insaisissable,

Quand le poète prophète,
qui ne sait où il va
et dont la parole égare,
divague
en sa folie
si coutumière
et qui, avant d'exister,
se retranche même de ce
qui n'existe pas,
lorsqu'il va souffler
dans une flûte sans son,

O n'être que
du sphinx
le mystère
aboli
par qui l'âme est congédiée
du clair-obscur,

Il rêve de n'être que
un sphinx
dont l'énigme
n'ait pas de sens
et de supprimer de l'âme
tout ce qui n'est pas
complètement obscur,

O chevaucher
le lynx, aveugle,
et de ses yeux exorbité,
vers la victoire
irradiée !

Il rêve, chevauchant
un lynx aveugle
aux yeux arrachés,
d'aller vers la gloire
rayonnante !

Énigme
telle la Pythie
hypogéenne,
Ambage
non pas un
d'où dévie l'inconnu,
j'ai approfondi l'azur
de l'impénétrable.

Étant une énigme
semblable à la Pythie
qui vit sous la terre,
Étant plein de détours
multiples
d'où ne sort rien,
j'ai reculé les limites
du galimatias.

Et, cygne ténébral
sitôt hiéroglyphique
qu'ombre
en son vide
un deleatur
obstructif,
J'offusque,
triomphal,
le néant qui m'assigne.

Et, poète ténébreux
dès que j'écris,
que rend nul
au sein de sa nullité
un signe de suppression
paralysant,
Je réponds
triomphalement
au défi du néant.

Les cryptographes ne se sont pas jusqu'ici mis d'accord sur le sens du deuxième sonnet. Certains proposent une version, mais nous respectons trop nos lecteurs pour la leur mettre sous les yeux.

ANDRÉ DE LORDE

LE DOCTEUR COALTAR

LE DOCTEUR COALTAR

La salle d'opérations du docteur Coaltar. Au fond, grand vitrage donnant sur une voie de chemin de fer. A droite, poste téléphonique mural. Bocaux, accessoires de chirurgie.

SCÈNE I

PREMIER INTERNE. DEUXIÈME INTERNE

PREMIER INTERNE

Le patron n'est pas encore là ?

DEUXIÈME INTERNE

Non, mais il ne tardera pas. J'ai de sombres pressentiments.

PREMIER INTERNE, *curant sa pipe.*

Qui va-t-on charcuter aujourd'hui ?

DEUXIÈME INTERNE

La « vingt-deux ».

PREMIER INTERNE

Cette adorable jeune fille aux grands yeux bleus couleur de ciel ?

DEUXIÈME INTERNE

Elle-même, Polyphème. Elle a une blépharocystite.

PREMIER INTERNE, *saisissant fébrilement le poignet de son compagnon.*

Écoute... J'entends des pas...

DEUXIÈME INTERNE

Tu es sûr ?

PREMIER INTERNE

Écoute...

(*Long silence impressionnant. Dehors, une locomotive passe avec un hurlement sinistre.*

On entend au loin la trompe des pompiers jeter ses deux notes lugubres. Le bruit diminue et se perd.)

DEUXIÈME INTERNE, *se secouant, comme pour dissiper une obsession.*

Étrange demeure...

PREMIER INTERNE

Ah ! voici le professeur Coaltar !

SCÈNE II

LES MÊMES. LE PROFESSEUR COALTAR

LE PROFESSEUR COALTAR, *avec un gros rire jovial.*

Ah ! Ah ! Ah !... Brou... Brou... Brou... Vous êtes là, mes gaillards... Qu'on m'amène la « vingt-deux »...

PREMIER INTERNE, *criant à la cantonade.*

Vingt-deux, là-dedans !

SCÈNE III

LES MÊMES. LA MALADE

On apporte la patiente, et le docteur Coaltar commence l'opération. Le sang coule. Tout à coup des cris horribles retentissent au dehors.

LE DOCTEUR COALTAR, *sursautant.*

Qu'est-ce que c'est que ça ? Fermez donc la porte ! Bon Dieu de bois !

(*Un interne va fermer la porte. A ce moment, le vitrage vole en éclats. C'est un express qui, lancé à toute vapeur, vient de dérailler et d'enfoncer le mur de l'hôpital. Le plafond se lézarde. Des plâtras emplissent le ventre béant de la malade.*)

PREMIER INTERNE

Quelle horreur ! Les anarchistes russes ont fait sauter le train où se trouvait le général Curnonsky !

LA MALADE, *se réveillant.*

A moi !

DEUXIÈME INTERNE, *au docteur Coaltar.*

Que faire ? La bouteille de chloroforme est renversée !

LE DOCTEUR

Alors, provoquez le sommeil hypnotique !

(*Le deuxième interne regarde fixement la malade, qui pousse des cris déchirants. Dehors, les explosions continuent. La tête coupée du général Curnonsky est projetée dans la pièce et, défigurée par le rictus de l'agonie, roule jusqu'à l'avant-scène.*)

LE DOCTEUR, *qui par suite d'une commotion cérébrale trop forte devient subitement fou, éclatant d'un rire sardonique.*

Ha ! Ha ! Ha !

PREMIER INTERNE, *au second interne.*

Regarde ! Que fait-il, mon Dieu ?

LE DOCTEUR, *découpant la malade.*

Ha ! l'Extrême-Orient !... Ho ! mes souvenirs de colonial !... Hi ! le supplice chinois des dix-huit mille morceaux!... Taille! Taille! Taille!... (*Il subdivise l'opérée avec une virtuosité vertigineuse.*)

PREMIER INTERNE, *affolé, criant.*

A moi ! A moi !

DEUXIÈME INTERNE

Va plutôt chercher du secours...

PREMIER INTERNE

Impossible de sortir... La porte est obstruée !

DEUXIÈME INTERNE

Mais c'est horrible !...

(*Il se rue vers le poste téléphonique, et saisit les récepteurs, mais si nerveusement qu'il arrache les fils.*)

PREMIER INTERNE

Nous sommes perdus !

LE DOCTEUR, *attaquant la résection du seize millième morceau.*

Ha ! Ha ! Ha-a-a-a-h !

(A ce moment, une détonation formidable ébranla de nouveau l'atmosphère. La poudrière voisine vient de sauter. Le choc pulvérise les bocaux du laboratoire. L'un d'eux contenait une culture de tétanos foudroyant. Les deux internes, aussitôt contaminés, se roulent en poussant des cris affreux.)

PREMIER INTERNE

Ah ! que je souffre !

DEUXIÈME INTERNE

Grâce ! Achevez-moi !

LE DOCTEUR COALTAR, *obligeant.*

Mais comment donc !

(Il le larde de coups de scalpel. Le sang coule et le malheureux interne ne tarde pas à expirer.)

LE DEUXIÈME INTERNE, *agonisant.*

L'ablation du cœur seule pourrait me sauver...

(Il tente sur lui-même l'opération, mais bientôt, inondé de sang, il rend, avec des hurlements effroyables, le dernier soupir.)

LE DOCTEUR COALTAR, *à qui ce hurlement cause une nouvelle commotion cérébrale et restitue la raison.*

Atrocité ! Que de sang !... Au secours !...

VOIX AU DEHORS

Tenez bon ! nous allons enfoncer la porte...

LE DOCTEUR

Que de sang ! Que de sang !

(Pour échapper à l'inondation, il confectionne un radeau au moyen d'ossements dont il expulse la moelle en soufflant avec vigueur, et dont il obture ensuite les extrémités avec des bouchons.)

VOIX AU DEHORS

Courage !

LE DOCTEUR COALTAR

J'en aurai.

(Soudain, sa lucidité revenue lui fait comprendre que tout ce sang fut versé par sa faute.) Qu'ai-je fait ? Ah ! malheureux !

(Il se tranche les deux bras et asperge les spectateurs avec ses moignons d'où jaillit spasmodiquement le flux artériel. Puis, succombant à tant d'émotions, il tombe à la renverse et se noie dans le sang.)

LES SAUVETEURS, *apparaissant sur une barque.*

Trop tard !

RIDEAU

CHARLES PÉGUY

DEUXIÈME SUBDIVISION

de la

TRENTE-SEPTIÈME SÉRIE PRÉPARATOIRE

DU CINQUIÈME

des

CAHIERS DE LA NEUVAINE

Cahier écrit spécialement en intention de Saint Frusquin, et destiné à mes lecteurs, placés sous l'invocation de Saint Nicodème.

§ I. — Le bon à tirer de ce cahier a été donné par moi pour que les abonnés pussent joindre ce cahier aux cahiers que je leur vends depuis treize ans, avec désintéressement et rudesse, et pour un bénéfice exigu. On souscrit dans tous les bureaux de poste. Un abonnement donne droit au salut militaire. Deux abonnements donnent droit au salut éternel.

§ II. — Les litanies de Sainte Barbe

Sainte Barbe m'a dit : fais de moi ton modèle,
A mes enseignements il faut être fidèle,
A mon nom symbolique il faut être fidèle.

Sainte Barbe m'a dit : fais de moi ta chandelle,
Et je te blanchirai comme une eau de javel (le),
Et je te soutiendrai de toute ma ficelle.

Sainte Barbe m'a dit : fais de moi ta cervelle,
Tu es mon damoiseau, je suis ta demoiselle,
Et je te donnerai toute une clientèle !

Sainte Barbe m'a dit : fais de moi ta nacelle,
Pour soutenir ton nom fais de moi ta bretelle,
Pour bien mener ta barque accepte ma tutelle.

Sainte Barbe m'a dit : fais de moi ta femelle,
Sainte Barbe m'a dit : fais de moi ta chamelle,
Sainte Barbe m'a dit : mange dans ma gamelle.

Sainte Barbe m'a dit : tette après ma mamelle,
Sainte Barbe m'a dit : ton âme m'est jumelle,
Sainte Barbe m'a dit : marche sur ma semelle.

Sainte Barbe m'a dit : fais de moi ta flanelle,
Sainte Barbe m'a dit : sois mon polichinelle,
Sainte Barbe m'a dit : chante ma ritournelle.

Sainte Barbe m'a dit : prends-moi pour haridelle,
Sainte Barbe m'a dit : mets tout en kyrielle,
Répète chaque mot, répète pêle-mêle.

Sainte Barbe m'a dit : tourne la manivelle
Pour mélanger l'orgeat avec le caramel (le),
Le miel de la mystique avec le miel du zèle.

Sainte Barbe m'a dit : soit celui qui emmielle.

§ III. — *Communiqué personnel.*

Riposte

J'appelle ça : riposte. Je donne à ça le nom de : riposte. Je nomme ce qui va venir : riposte, tout simplement, tout tranquillement, tout honnêtement, tout directement, tout premièrement, (tout) ordinairement, tout bêtement. C'est riposte que j'appelle ça. Mais ce n'est pas une riposte.

On ri (poste) quand on a été attaqué. Une riposte est le résultat d'une attaque. Attaque (s), riposte (s). Riposte, attaque. On ne m'a pas attaqué. Je n'ai pas à riposter.

Je n'ai pas à riposter à un homme qui a écrit de moi ceci : « M. Charles Péguy est-il bien sûr de ce qu'il avance ? » Si je suis sûr de ce que j'avance ? L'avancerais-je si je n'en

étais pas sûr ? Mais ne ripostons point d'autre riposte que de politesse et d'humilité chrétienne. Quand un imbécile, quand un faux témoin, quand un homme de mauvaise foi, quand un Barrabas tel que cet homme ose — et de quel ton ! — émettre une proposition aussi attentatoire, il faut riposter par la politesse.

Quand on méconnaît aussi inchrétiennement mon christianisme, mon pragmatisme, ma sainteté, quand on me méconnaît aussi bassement, aussi injurieusement, aussi scandaleusement, aussi attentatoirement, je riposte en redoublant d'humilité chrétienne, et je n'écris que trois cent(s) pages de réponse, autant dire rien. C'est ma première règle de conduite. C'est sur cette règle que je me conduis. Cette règle est celle des Saintes Écritures. Les Saintes Écrit(ures) se règlent avec cette règle. J'écris sur du papier réglé. Je conduis avec ces règles. Ces règles sont mes conductrices. Je suis le

conducteur qui a ces règles de conduite et la conduite de ces règles.

Et maintenant, mes très chers frères, prenons, si vous le voulez bien, celui des évangiles au verset XXXVI, qui commence par ces mots : « Or en ce temps-là vint dans le pays un homme qui se prétendait prophète. Et il assemblait autour de lui les fidèles pauvres d'esprit. Et il était si ha(bile) qu'il se faisait glorifier même par les Juifs... »

MARCEL PRÉVOST

LETTRE A FRANÇOISE ADULTERE



LETTRE A FRANÇOISE ADULTÈRE

« Je croyais bien, ma chère Françoise, n'avoir plus à utiliser pour vous le papier à lettres sur lequel, durant douze ans, je vous ai si souvent écrit.

Or, voici que, dînant l'autre jour à côté de votre belle-sœur Lucie, je m'entends dire tout à coup :

Elle. — Vous n'avez pas de nouvelles de Françoise ?

Moi. — Pas que je sache.

Elle. — Ah !

Là-dessus, un petit silence. Alors, moi :

Moi. — Pourquoi me demandez-vous cela ?

Elle. — Pour rien.

Moi. — Il y a donc du nouveau ?

Elle. — Pas que je sache.

Moi. — Tiens, tiens, tiens...

Je vous fais grâce du reste de notre conversation. Bref, au foie-gras-en-belle-vue j'étais fixé.

Donc, Françoise, vous avez un amant !

Je vous confesse que cette nouvelle m'a causé une émotion profonde. Vous que j'ai connue toute petite, vous que j'ai menée par votre main mignonne sur les chemins de l'adolescence, de la jeunesse épanouie, des fiançailles, de l'hymen et de la maternité, vous voilà parvenue à ce stade suprême de l'évolution féminine ! Cela s'est accompli si vite que j'en demeure éberlué.

A vrai dire, je n'espérais pas un *processus* aussi rapide. Aussi, laissez-moi, ma chère nièce, faire un *mea-culpa*. Je ne vous ai pas préparée à cet événement inéluctable. Ce faisant, ou plutôt ne faisant pas, j'ai conscience d'avoir manqué à mon devoir d'éducateur. C'est ma faute, c'est ma très grande faute...

Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire. Commençons par poser quelques axiomes, et lançons-nous ensemble dans la région des définitions hasardeuses et des apophtegmes.

AXIOMES

I. — L'adultère est un problème que je pose comme une règle de trois.

II. — La femme égale l'amant au mari.

III. — La femme, plus l'amant, assurent au mari l'égalité dans le bonheur.

IV. — Le mari, plus la femme, plus l'amant, représentent la somme du bonheur conjugal.

V. — La femme sous l'amant est supérieure à la femme sous le mari, et, par réciproque, en intervertissant l'ordre des facteurs, l'amant sur la femme égale deux fois le mari sur la femme.

VI. — Le mari sur l'amant...

Je m'arrête. Ce cas s'est présenté, assure-

t-on. Mais les mathématiciens de la morale moderne n'ont pas encore eu l'occasion de l'examiner en détail.

Revenons à vous, ma chère Françoise, et tendez votre oreille rose, afin que j'y déverse ma doctrine.

Nous n'étudierons pas *ab initio* votre fermentation physiologique. Les faits sont là. Il faut aviser. Cherchons donc ensemble, chez moi, parmi toutes les fiches, toutes les notes et tous les dossiers qui composent le fonds de magasin d'un romancier psychologue, le document dont nous pourrons prendre texte.

Faisons d'abord, suivant notre méthode invariable, descendre la question des hauteurs métaphysiques ou des nuées sentimentales. Mettons-la sur un plan d'humanité. Proscrivons le romantisme et les grands mots.

Avant tout, Françoise, comment vous y prenez-vous ?

Ne me lancez pas une réponse de caillette

écervelée. Cette question est très importante. Il y a plusieurs méthodes. Vous souriez ?... Ce sourire me montre vos trente-deux dents... Vous ne m'avez pas compris, ma chère nièce. J'entendais qu'on peut être jalouse ou partageuse, douce ou passionnée, active ou nonchalante.

Et lui ? Êtes-vous bien sûre que vous l'avez choisi selon la sagesse et la raison ? Est-ce un homme du monde ? Et son pyjama, quelle en est la couleur ? Est-il en soie, en surah, en moire, ou bien en vulgaire coton ?

PRINCIPE

« *L'étoffe d'un amant est en raison directe*
« *de l'étoffe de ses pyjamas.* »

A présent, êtes-vous sûre, mais là, tout à fait sûre, que vos dispositions sont bien prises pour ne pas installer à votre foyer le nouveau petit être qu'un grand poète transalpin nomme

l'Intrus ? Car sur ce point, voyez-vous, Françoise, je ne transigerai pas.

La famille est la cellule de la société. L'enfant de l'adultère introduit dans cette cellule, c'est le ver dans le fruit.

Les matrones romaines l'avaient compris à merveille. Relisez la sixième satire de Juvénal, si je puis vous conseiller de mettre votre joli nez rose dans un poudreux bouquin. Vous verrez là que les dames du temps, pour concilier le respect de leur foyer conjugal avec l'agrément de leur foyer intime, choisissaient des adolescents qu'une adroite cueillette laissait capables de donner seulement un plaisir sans conséquence.

C'est par de tels scrupules qu'une femme s'honore. C'est avec de telles mœurs qu'on assure à un peuple une race pure et sans mélange.

Mais, objecterez-vous, comment se renseigner à temps ?

Je m'attendais à cette critique. Elle montre à quel point est ferme chez vous le sentiment politique, social et religieux des responsabilités, et je vous en fais mon compliment bien sincère.

Comment se renseigner, Françoise ? La question est épineuse. Laissez-moi tenter d'y répondre par une anecdote.

Un jour, je vis arriver chez moi une jeune personne dont le visage était recouvert d'une épaisse voilette. Elle venait me montrer son cas, et avait revêtu la tenue convenable à de telles circonstances.

Elle me révéla qu'en cinq ans de mariage elle avait été déjà sept fois mère, bien que son époux, capitaine au long cours, n'eût touché bord que sept fois depuis la nuit des noces. Le moment était arrivé pour elle, comme aujourd'hui pour vous, Françoise, comme il vient tôt ou tard pour toutes les femmes, de devenir adultère.

Mais prendre un amant, c'était courir un risque certain. Alors elle me parla d'une amie de pension, à laquelle l'attachaient des liens d'affection très tendres, et elle me demanda de la conseiller...

Je me recueillis un moment, et pris cette attitude de « directeur d'inconscience » que notre ami, le docteur Bertrand Tasqué, raille parfois avec sa bonhomie coutumière.

Que répondis-je, Françoise ?

Ceci fera, si vous le voulez, l'objet gracieux de ma prochaine lettre, car celle-ci est déjà bien longue, et peut-être la pendulette d'écaille qui grignote le temps sur votre bureau en bois de rose marque-t-elle déjà, pour vous, l'heure du berger. »

EUGÈNE BRIEUX

LES DÉSERTEURS

LES DESERTEURS

PERSONNAGES

GORILLÉ, vétérinaire.

D'HOYS DE PIET, conseiller à la Cour.

TERNEUVE, docteur.

RADINOIR, vieux jardinier.

PAUPIETTE, infirmière.

UNE SAGE-FEMME.

ACTE I

Le potager d'une maison bourgeoise. A droite, porte donnant sur un petit pavillon.

RADINOIR

Ous'qu'elle est, c'te bon dieu de serpette ?... C'est core el gars du charron qu'aura mis un doigt collant dessus, ben sûr !... Sacré p'tit

carnage, va !... Me v'la forcé de faire mes greffes avec mon coutiau, à c't'heure !

PAUPIETTE, *sortant de la maison en longue blouse blanche.*

Ah ! tout n'est pas rose dans la vie ! Que la condition d'une femme jeune et laborieuse qui veut gagner sa vie est donc difficile quand celle-ci n'a à son service que son énergie et son honnêteté ! Dire que j'ai dû, moi, un brevet supérieur, entrer infirmière chez un vétérinaire... (*apercevant le vieux jardinier*). Tiens, bonjour, père Radinoir... Que faites-vous donc là ?

RADINOIR

Comme vous voyez, je bricole... Me v'là à mes greffes.

PAUPIETTE

C'est difficile ?...

RADINOIR

Ni trop ni trop peu... Et j' vas vous dire... El délicat d' la chose, c'est de ben écarter la

peau pour faire entrer la branche dans la fente, respect de la compagnie...

GORILLE, *entrant.*

Eh bien, Paupiette, qu'est-ce que vous faites là ?... Avez-vous donné les lavements aux six canaris de Mme Gamahuche ?

PAUPIETTE

Certainement, monsieur.

GORILLE, *au jardinier.*

Vous, père Radinoir, allez donc voir là-bas si j'y suis.

(*Radinoir sort.*)

PAUPIETTE

Il faut que j'aille au taureau de maître Antheaume, vous savez, celui qui a pris la cocotte.

GORILLE, *égrillard.*

Hé, hé !... La cocotte n'a pas dû s'embêter.

PAUPIETTE, *feignant de ne pas entendre.*

Je sors.

GORILLE, *se rapprochant.*

Minute... Ça vous ennuie donc bien de vous trouver toute seule avec moi !

PAUPIETTE, *vaguement inquiète.*

Mais...

GORILLE

On est farouche, hein ! ma poulette...

PAUPIETTE, *à part.*

Ah ! quelle humiliation que celle d'être obligée d'avoir à subir les familiarités d'un si grossier personnage ! Ah ! le pénible sort que celui des jeunes filles sans fortune, forcées de gagner leur pain à la sueur...

GORILLE, *l'interrompant et cherchant à l'entraîner vers le pavillon.*

Viens donc par ici, tu m'en diras des nouvelles...

PAUPIETTE, *se débattant.*

Non ! Non ! C'est infâme !... La loi est-elle ainsi faite que vous puissiez impunément me suborner ?

GORILLE

Je ne sais pas comment la loi est faite. Mais toi je vais savoir comment tu l'es... Ou sinon, ouste ! passez à la caisse !

(*La porte du pavillon se referme sur eux. Radinoir, revenant, les voit entrer, et sur la pointe des sabots, va regarder à la serrure.*)

RADINOIR

Mâtin de mâtin !... V'là du travail bien conditionné. Du train qu'ils y vont, sûr que la greffe va prendre...

ACTE II

Le cabinet de travail de M. d'Hoys de Piet, le conseiller à la Cour. Sur une bibliothèque empire, le buste de Solon.

D'HOYS DE PIET, *parcourant la scène en tenant à la main une feuille sur laquelle il lit un discours.*

... Et, messieurs, ne m'objectez pas les lois de la Nature ! Dans tous les milieux, dans toutes les espèces, dans toutes les races, chez la femme, chez le chat, et d'ailleurs chez tous les animaux, fourmis, lions, loups, phoques, chez les Grecs et chez les Romains, la recherche de la paternité se fait un honneur d'être inscrite au premier rang des obligations naturelles.

(*On frappe à la porte.*)

Entrez !

PAUPIETTE, *entrant.*

Je ne te dérange pas, Némorin ?

D'HOYS DE PIET, *précautionneux.*

Chut ! chère amie (*allant vérifier si la porte est bien close*). Encore une fois, perdez donc l'habitude de me tutoyer ainsi à brûle-pourpoint. Il n'est pas nécessaire que mes gens soient mis au fait de nos relations. Si j'ai été assez faible pour vous séduire, du moins sachez éviter le scandale, car la magistrature est, nul n'en ignore, le fondement de la société.

PAUPIETTE

Némorin, je suis enceinte !

D'HOYS DE PIET, *blême, s'appuyant au rebord de son bureau.*

Que dites-vous, mademoiselle ?

PAUPIETTE

Depuis trois mois, je ne vois plus... je ne sais plus où j'en suis... Quand j'ai quitté le vétérinaire, lasse d'être asservie à sa luxure, je suis entrée chez vous comme infirmière-dac-

tylographe, attirée que j'étais par votre renom de largeur d'esprit et d'intégrité. Je me suis donnée à vous librement, oh ! oui, passionnément aussi, je l'avoue. Et maintenant, je viens vous dire : « Némorin, je suis enceinte, appliquez-moi vos principes ! »

D'HOYS DE PIET, *se ressaisissant.*

Je ne vous comprends pas...

PAUPIETTE

Celui que je porte dans mes flancs est né de vous. Reconnaissez votre enfant !

D'HOYS DE PIET, *sombrement.*

Rien ne prouve qu'il soit de moi.

PAUPIETTE

Me prenez-vous pour une de ces petites oies blanches, élevées dans l'ignorance des réalités obstétriciennes ? Ma profession physiologiste m'a mise à même d'approfondir le mystère des maternités. Cet enfant est de vous, Némorin, je

vous le jure sur sa jeune tête, encore repliée vers l'ombilic dans la position du fœtus.

D'HOYS DE PIET

Avouer cette paternité serait infliger un démenti à tout mon passé. Je ne puis laisser un soupçon effleurer l'intégrité de mon caractère sans risquer de voir s'ébranler l'autorité de mes œuvres.

(Il désigne d'un geste large sa bibliothèque.)

PAUPIETTE

Mais cet enfant est fils de vos œuvres !

D'HOYS DE PIET

N'essayez pas d'entrer en lutte contre moi... Vous seriez brisée !

PAUPIETTE

C'est moi qui briserai au contraire votre façade d'honnêteté pour démasquer les turpitudes que vous abritez derrière elle. C'est moi qui vous souffletterai du seul nom qui vous

convienne, du nom usité pour la flétrissure de ceux qui prennent la fuite au moment du danger, du nom vil et méprisable de déserteur ! Oui, déserteur !... Et c'est moi qui vous montrerai d'une main en disant : « Le voilà, le magistrat respecté », tandis que l'autre montrera mon ventre auguste, tout frémissant des parturitions prochaines, en s'écriant : « Là mûrit le fruit de l'iniquité des mœurs. » A bientôt, Némorin !

(Elle sort.)

ACTE III

Chez une sage-femme du passage Tivoli. Clinique de mauvais aloi, murs douteux, instruments de chirurgie épars mêlés à des odeurs d'iodoforme. Dans un lit, Paupiette exsangue.

LA SAGE-FEMME, *présentant à Paupiette un bébé vagissant.*

Regardez... C'est un garçon.

PAUPIETTE, *émue par l'instinct maternel.*

Cher petit amour... Puisse-t-il vivre plus tard dans une société débarrassée des préjugés, et basée sur le progrès et sur l'harmonie !

LE DOCTEUR TERNEUVE, *entrant et achevant de s'essuyer les mains dans une serviette antiseptique.*

Eh bien ! comment va la jeune et belle mère ?

PAUPIETTE, *avec un sourire languissant.*

Merci, docteur, très bien, grâce à vos bons soins.

LE DOCTEUR TERNEUVE, *s'approchant de la bercelonnette.*

Et le jeune homme ? (*Il prend l'enfant et le regarde à la loupe.*) Bon dieu de bois !... Il est couronné !

LA SAGE-FEMME, *alarmée.*

Je vous assure, docteur, que je ne l'ai pas laissé tomber...

LE DOCTEUR TERNEUVE

Il s'agit bien de cela... Je vois sur son front la couronne de Vénus. (*A la sage-femme.*) Laissez-moi seul avec mademoiselle...

(*La sage-femme sort.*)

PAUPIETTE

Que se passe-t-il donc ?

LE DOCTEUR TERNEUVE

Ma chère enfant, armez-vous d'un grand courage... Votre fils est atteint d'un de ces terribles fléaux à la propagation desquels contribue si déplorablement la marche incessante de l'alcoolisme, et que multiplie encore la funeste habitude de confier les enfants à des seins mercenaires. Votre fils est... (*il hésite*).

PAUPIETTE

Parlez, docteur... Vous m'effrayez...

LE DOCTEUR TERNEUVE

Il est avarié, mademoiselle !... Quel est son père ?... Vous n'ignorez pas que la loi sur la recherche de la paternité vous confère désormais le droit d'imposer au suborneur la réparation pécuniaire à laquelle vous avez les droits qui vous sont dus. Si je puis vous être utile, disposez de moi...

PAUPIETTE

Hélas !... Qui donc est son père, du vétérinaire ou du magistrat de qui ma misère et ma pauvreté m'ont obligée à consentir à être la maîtresse ? Comment solutionner ce problème ?

LE DOCTEUR TERNEUVE

Seul, celui des deux qui disposait des germes contaminateurs doit être le père de l'enfant... N'avez-vous rien remarqué ?...

PAUPIETTE

Attendez que je rassemble mes souvenirs... que je compare...

LE DOCTEUR TERNEUVE

Mais quels sont leurs noms ?

PAUPIETTE

D'abord M. Gorille, puis M. d'Hoys de Piet.

LE DOCTEUR TERNEUVE, *comprimant avec peine son émotion.*

Le conseiller à la Cour ?

PAUPIETTE

Lui-même... Vous le connaissez ?

LE DOCTEUR TERNEUVE

Certes... En ma qualité de médecin spécialistes des maladies vénériennes, je l'ai eu pour client... Mais le secret professionnel m'empêche d'en dire davantage.

PAUPIETTE

Si je comprends bien, ce serait donc lui le père... Ah ! vous allez m'aider à le prouver !...

LE DOCTEUR TERNEUVE, *très ému.*

Hélas ! ma pauvre enfant, je suis lié par la discrétion inhérente à ma profession. Et d'ailleurs, que pourriez-vous contre ce puissant de ce monde ?

PAUPIETTE

Docteur, docteur, sauvez-moi ! Resterez-vous donc le témoin impuissant d'une telle iniquité sociale ?

LE DOCTEUR TERNEUVE

Non, ma bien chère enfant. Je ne resterai pas ce témoin impuissant. Et la preuve... (*Emu et solennel.*) Mademoiselle Paupiette, voulez-vous que je sois votre mari ?

PAUPIETTE

Qu'entends-je ?... Mon vœu le plus cher est réalisé, car depuis longtemps, docteur, je vous aimais sans vous le dire... (*Désignant le berceau.*) Mais lui, le pauvre innocent, la tendre victime, que va-t-il devenir ?

LE DOCTEUR TERNEUVE

Nous le guérirons, nous l'élèverons, ma chère Paupiette, et nous en ferons un bon Français.

RIDEAU

ABEL BONNARD

CHRONIQUE

DE LA PLUIE ET DU BEAU TEMPS



CHRONIQUE

DE LA PLUIE ET DU BEAU TEMPS

Le temps est un grand maître, ingénu et magnifique ; mais il s'est gâté, durant ces derniers jours. Une dépression barométrique assez importante s'est fait sentir à l'ouest de l'Europe. Dès lors, il semble que, en chacun, s'appesantisse quelque chose de comparable à cette mélancolie qu'ont les chasseurs quand une proie leur échappe, ou bien à cette déception qui frappe les pêcheurs de perles lorsqu'ils trouvent, au lieu de la coquille où doit être enclos l'arc-en-ciel, des algues et des galets. Une nostalgie étreint les êtres. La nostalgie, c'est le mal d'Ulysse, c'est le nom qu'on donne à l'angoisse lorsqu'elle s'imprécise et se nourrit, lorsqu'elle devient pour nous une présence trop lourde. La

nostalgie est le noir chef-d'œuvre élaboré par la solitude des âmes.

Les orages continuent dans le Cantal, faisant prévoir des désastres prochains pour les agriculteurs. Ceux qui vivent de la terre font songer à ces geôliers qui gardent une porte dont ils n'ont pas la clef. Leur avenir est incertain, comme tout avenir. Ils couvent leur destinée ainsi qu'une auréole intérieure dont la flamme inutile palpite et demeure en eux. Ils sont partagés entre des confiances peureuses et des espoirs craintifs. Tantôt, la terreur rebrousse leurs cheveux ainsi qu'un buisson d'hiver, tantôt un sourire se suspend comme une guirlande sur leur visage.

Des pluies sont tombées en Normandie. On a recueilli dix-huit millimètres d'eau à Rouen. L'eau est un cristal liquide. Elle ressemble à la réalité que nous croyons connaître et que nous ignorons toujours. On se persuade qu'elle est incolore ; on ne se doute pas qu'elle est

bleue, verte, jaune, comme tous les salons qu'il faut traverser avant d'arriver à la maîtresse de la maison. Elle s'écoule comme le temps, elle s'évapore comme les rêves. Elle nous désaltère, et nous aurons soif demain. L'eau est donneuse d'images. Quand vient l'été, c'est un lustre qui se répand ; l'hiver, ses cascades, prisonnières du gel, forment des lustres où la lumière semble rire sous un masque glacé. Fleuve ou lac, elle est une nappe damassée de reflets, où le couvert de la nature se dresse à l'envers. L'eau, certes, est donneuse d'images ; elle en sature jusqu'à l'accablement le poète, si sensible que chaque mot est pour lui comme une porte ouverte sur la galerie des comparaisons ; elle le féconde, elle lui dispense cette fertilité magnifique que le Nil épanche inlassablement parmi les plaines pharaoniques.

Les indications du baromètre donnent à croire que le temps va rester moyennement nuageux et que, sur la draperie azurée qui frissonne au-

dessus de nous comme un vélum infini, les masses nébuleuses continueront de pendre, ainsi que de gros glands de soie. Pourtant, la chaleur va persister, car nous ne sommes pas en hiver. En hiver, il fait froid. La nature a quelque chose d'abrégé et de lucide. Dans l'air sonore de cette saison où tout se paralyse, le bruit des pas est comme le tic tac d'une montre arrêtée. Le paysage semble rationnel, concis, linéaire; et les arbres décharnés, hérissés de griffes, égratignent la face du soleil bas qui se couche ensanglanté. Nulle autre pourpre alors sur la terre que celle du feu. Parmi les nobles cheminées, sa chevelure danse. C'est ainsi qu'elle dansait pour Néron, du temps où s'embrasait Rome, la Rome de Trajan, le bon empereur ; de Virgile, poète et mage ; de Lucrèce, d'Horace, du loyal Régulus et de César. Qu'elle était auguste, alors, si farouchement flamboyante que les oies du Capitole, dans leur essor épouvanté, emportaient sous leurs ailes, parmi les

hautes solitudes, le rougeoiement de l'incendie!

Le thermomètre marquait hier quinze degrés à Liverpool, ville accroupie comme un dragon et soufflant vers le morne éblouissement du brouillard son haleine obscure. On notait vingt-quatre degrés à Marseille toute frémissante encore de la turbulence phocéenne. On relevait vingt-deux degrés à Monte-Carlo, réfugiée dans une anse où les arbres eux-mêmes consentent à la joie.

A la tour Eiffel, la vitesse du vent a été de quinze mètres à la seconde. Quel miracle impalpable et quotidien, que le vent! Le vent est un des attributs de la nature. La nature est offensée depuis quelque temps par les hideuses inscriptions des hommes. Les hommes abusent de ce qu'ils devraient posséder avec dévotion. La dévotion aux œuvres d'art est un gage d'éducation. L'éducation doit redevenir classique. Les classiques charmèrent notre enfance. L'enfance sort de l'inconnu. L'inconnu

donne le vertige. Le vertige me gagne. Le gagne — petit — poisson — deviendra grand — père — la chaise — percée — et Andromède...

La mer est toujours belle aux Iles Sanguinaires.

ALBES DRAPS...



ALBES DRAPS...

Albes draps, repos calme, ô chambre
Où je rentre au Quartier Latin,
Ce soir, bien plutôt ce matin !
Soir, matin, en tout cas : décembre.

Les habits sont jetés par-ci
Par-là, puis le sommeil me hante.
Mais quelle odeur fragre, flagrante,
Berçante, alliciante aussi ?

Parfums des extases anciennes,
Est-ce, fades mais grisants, vous
Qui cernez de tourbillons fous
Mon âme, ô vols des amours miennes ?

Non. Vraie est cette exhalaison
De senteurs pas trop définies.
Elle sort de mes mains unies
Pour la très benoîte oraison.

C'est l'odeur, d'abord, du breuvage
Exécré, qu'on blâme et qu'on veut,
Bien qu'on en ait, malgré le vœu,
Pour apaiser l'être en veuvage.

L'odeur d'hôpital où s'étend
Ton remugle, pharmacopée,
Et de l'orange que Coppée
Porte à mon grabat d'égrotant.

L'odeur encor de l'eau bénite
Prise d'un geste rituel
Pour qu'essentiel miel, le ciel
Oigne un jour mon âme confite.

L'odeur que laissa tout de go
L'impur, chère, et rare délice
Des mains butinant ce calice
Frisé, d'où monte un vertigo.

En toutes, mon cœur, tu te noies,
Glissant devers les infernaux
Gouffres d'ombres, et puis montant aux
Paradis tout flambants de joies.

Et flambants aussi d'or, de bleu,
D'un et cætera d'espérance
Où s'hébergera ma navrance,
Mon Dieu, n'est-ce pas, ô mon Dieu ?

LA PLUS BELLE CHANSON DE LA JUNGLE

LA PLUS BELLE CHANSON DE LA JUNGLE

Tout ce que nous allons dire arriva dans la Jungle, là où les êtres sont soumis à la loi de la Jungle, qui n'ordonne rien sans raison et qui est de beaucoup la plus vieille des lois du monde.

L'atelier de Manè-Kèn se trouvait sur la plus haute branche d'un banyan-tree. Tout le jour, Manè-Kèn faisait aller sans relâche sa petite navette pour fabriquer des toiles de chasse où les petits de Bzoum, la mouche, et de Zizz, le moustique, venaient se prendre. Il vivait avec sa fille, Jakarda, une jeune araignée bon enfant qui était toute velue. Le soir, pleine d'espoir, à l'heure où Manè-Kèn tisse avec le plus d'ardeur, elle s'en allait rôder autour du

temple de Kali et près des bungalows où habite l'Homme. Là, elle recueillait des parcelles de bracelets en cristal brisés par les danseuses sacrées, ou des fragments de bouteilles ayant contenu du schweps-soda-water. Elle revendait facilement ce verre pilé au peuple des Shoshars, les vieux singes à favoris blancs de l'Himalaya, qui sont des collectionneurs infatigables, sans cesse dévorés de vermine et de curiosité, et si naïfs que tout leur est bon. Munie de ce qu'elle gagnait de la sorte, Jakarda allait chez l'oiseau cordonnier, qui cogne sans cesse contre des semelles, et lui achetait des petits souliers qui lui permettaient de courir facilement au cœur de la Jungle, dans les endroits obscurs où ne sèche jamais l'eau qui s'égoutte sans fin des feuilles moites.

Or, il arriva qu'à la lune décroissante Gris-Gris, le pou, rencontra Jakarda. Il lui dit : « Nous sommes du même sang, toi et moi », et, pour la séduire, il la conduisit chez Pickett,

la grenouille rouge qui vend le vin tiré des palmiers. La pauvre enfant ne se doutait pas de ce que le pou voulait lui faire. Il lui offrit une prise qu'il venait d'effectuer sur le territoire de chasse, car il avait tué la nuit précédente. Jakarda s'empressa de la ranger dans la cachette où elle serrait ses pièges à mouches. Elle aurait dû montrer plus de prudence, mais l'araignée n'en avait pas. Et l'on a vu tous ses appâts. Ensuite, Gris-Gris, franchement canaille, lui proposa une roupie et cinq annas pour obtenir d'elle un entretien secret.

— *Plugh !* Une roupie ! — fit Jakarda. — Par la moustache brûlée de Shere-Khan, tu n'es qu'un rien qui vaille ! Donne-moi cinq annas de plus et tu ne le regretteras pas. J'ai préparé non loin d'ici une trappe où les bêtes restent prisonnières, et qu'on nomme, en langue de Jungle, un leuk'hû. Sauf Child le Vautour qui voit tout, personne ne sait où je

l'ai creusée. Eh bien, pour cinq annas, je te ferai voir le trou de mon leuk'hû ! Sommes-nous d'accord ?

Ils le furent, et tellement, que, quelques lunes plus tard, l'infortunée Jakarda, toute rougissante, fut bien obligée de parler à son père de baby, de murse et d'une foule d'autres choses du même genre.

Alors, le vieux Manè-Kèn, qui avait instruit très consciencieusement sa fille de tout ce qu'elle devait respecter, fut pris d'une colère violente. Il remua ses grands bras poilus en criant :

— Tu devais devenir l'épouse de Ticoticotic, l'oiseau-piqueur-à-la-machine ! Que peut-il penser de toi, présentement ? Tu m'as déshonoré ! Nous ne sommes plus du même sang, toi et moi ! Je souhaite que tu dépérisses, que tu deviennes plus plate qu'une grenouille morte en été ! *Wouah !* Retire-toi de ma vue !

L'araignée, de désespoir, alla voler l'instru-

ment du perroquet Koko, l'oiseau-raseur, et s'en porta quatre coups dont elle trépassa vite, après une affreuse agonie.

Gris-Gris, le remords dans l'âme, alla chercher un asile tour à tour dans le vieux pelage roussi de l'ours Baloo, entre les poils noirs de la panthère Bagheera, parmi la fourrure veloutée de Sahi, le porc-épic ; même il planta sa lente dans la toison de l'Homme, et habita deux mois la barbe d'un brahmine de naissance Rajpoute. Mais il ne retrouvait pas la paix du cœur. Alors, ayant décidé de se donner la mort, il se rendit près du leuk'hû, le piège dont la pauvre Jakarda lui avait révélé jadis l'existence.

Il s'approcha de l'excavation traîtresse, introduisit bravement les quatre doigts et le pouce dans le leuk'hû, et attendit.

Cependant, la vie de la Jungle continuait. Les mouches étincelantes volaient dans les rayons de soleil qui perçaient les ténèbres

vertes. Les Shoshars collectionneurs poursuivaient leurs recherches de branche en branche, avec des gambades et des cris de joie. Le serpent Nag allait insidieusement traire le lait des poules faisanes engourdies par la torpeur des sous-bois étouffants. Et cela dura des jours et puis des jours encore, jusqu'à ce qu'enfin Gris-Gris, prisonnier du trou mortel, eût exhalé sa petite âme.

CHANT FUNÉRAIRE

De GRIS-GRIS LE POU ET DE JAKARDA L'ARAIGNÉE

Un jour un pou, dans la Jungle,
Rencontra chemin faisant
— Tardivô alala ! —
Une araignée bon enfant.
Elle était toute...

A quoi bon continuer ? Cet émouvant poème est trop connu pour qu'il soit utile d'en citer davantage.

ÉMILE FAGUET

UNE IDÉE PAR JOUR

UNE IDÉE PAR JOUR

Il n'est bruit que d'un recueil de chroniques que je viens de lire, et qu'il me semble que je me dois de vous signaler, malgré que vous en ayez, car je sais que le nombre des livres nouveaux a quelque chose, je ne dis pas de pléthorique, mais d'un peu pléthorique, et qui fait que chacun se décourage.

M. Jean-Baptiste Léchoffet, l'auteur de cet ouvrage, part d'une idée très ingénieuse, à moins qu'il ne faille dire que cette idée part de lui. C'est à savoir qu'un esprit ne se peut indéfiniment renouveler, et que, tant pour ce qui est de la façon de résonner que même, et c'est le plus intéressant, pour la façon de concevoir la présentation du raisonnement, il n'est point de choses intellectuelles qui ne s'épuisent

à la longue, jusques et y compris la faconde d'un chroniqueur. A tant que M. Jean-Baptiste Léchoffet, loin de forcer son talent à une chronique par semaine, ou même à deux, ou même à une chronique par jour, ou même à davantage, comme il appert que cela s'est vu par maint exemple, avance et je ne l'en saurais trop approuver, qu'il n'est point de chroniqueur qui puisse écrire plus qu'une chronique par saison, sous peine de verser dans le pléonasme, la surabondance, le radotage, le dégoûtant, le galimatias et le pathos. Il ne compose donc lui-même que quatre chroniques par an, et qui suffisent au delà des besoins qu'il a de chroniquer et que le public a de lire des chroniques.

Que faire qu'applaudir une telle méthode ? *Est modus in rebus. Sunt certi denique fines quos ultra citraque nequit consistere rectum,* comme disait l'autre aux Pisons.

Je sais, je sais ! Il se faut garder de la séche-

resse tout autant comme de la fluence, et c'est coutumier à cette race que sont les chroniqueurs de ne pas parler proprement, de se garder de ne faire ni une ni deux, mais de faire bien au contraire une, et deux, et même davantage, d'emberlificoter leurs démonstrations à la ressemblance des essieux et des timons des voitures embarrassées, en un mot, et tout au bref, de ratacomiculer autour du pot.

Avec M. Jean-Baptiste Léchoffet, vous pouvez dormir sur les deux oreilles. Il ne dit rien qui ne soit à dire, et s'il ne dit tout ce qui est à dire, du moins tout ce qu'il dit était-il à dire.

C'est, en effet, le gros défaut, et perpétuel de ceux qui font profession de composer des chroniques, que de rassasser, de « remascher » comme dit Érasme, les raisons pourquoi ils traitent de telle idée, et non point de telle autre. Est-ce pour détruire cette prévention

qu'on a toujours à l'endroit d'une idée nouvelle qui a ce tort pour nous que nous ne l'avons jamais eue et que nous aurions dû l'avoir ? Il est bien possible.

M. Jean-Baptiste Léchoffet, lui, considère les choses sous un angle que je n'admets pas qu'on ne trouve pas le plus exact. Pour ce qui est d'être concis, il l'est. Et je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, qu'il le soit à ce point, ou l'aberration de ceux qui ne le sont point à son égal.

Mon Dieu, c'est vrai que j'en pourrais citer maints à la rencontre qui courent la chronique ainsi que l'on voit des marmousets courir la bague, sur des bucéphales de bois qui tournent en rond dans les jardins publics, et sans jamais passer qu'à côté de ce qu'ils visent. Or, et c'est en quoi je me persuade qu'il se pourrait que vous consentissiez d'accord avec moi, que convient-il que nous attendions congrûment d'une chronique ? Qu'elle soit pleine, je

ne dis pas trop pleine, ni pleine à déborder, ce qui serait rebondance, mais je dis pleine, et je dis surtout assez pleine, qui est de ne rien contenir d'inutile ni de répété. Et vous pouvez m'en croire, car pour la chronique je m'y connais, « étant de mon gibier », comme disait Montaigne.

PETIT COURRIER AVUNCULAIRE

Cousine Eudoxie. — Corbleu, Mademoiselle, n'allez point déshériter votre neveu parce qu'il vous écrit que vous êtes *usagée !* C'est un compliment que je souhaite qu'on me fasse. Usagé signifie non pas : « qui a beaucoup servi », mais : « qui connaît les usages ».

M. Maurice Barrès. — Oui, mon cher collègue, il vaut mieux supprimer, dans les éditions futures de *l'Ennemi des Lois*, cette phrase que vous avez écrite en ce livre, p. 158, à savoir : « Le chien émerveillait le concierge

par son amour des pièces monnayées, or et argent, qu'il empoignait avec sa gueule. » On empoigne avec le poing. On engueule avec la gueule. Mettez donc, et comme l'Académie y autorise désormais : « Des pièces monnayées que le chien engueulait. »

RONDEL



RONDEL

Sur des draps de satin rose
Athénaïre et Lison
Reposent dans la maison,
Un peu lasses, et pour cause.

Géronte les voit. Il ose
Rejoindre — fi ! le grison ! —
Sur des draps de satin rose
Athénaïre et Lison.

Prêtre de Flore, il impose
Les deux mains et, du gazon,
Fait naître une floraison
Double, tendre, à peine éclose,
Sur des draps de satin rose.

QUE PENSEZ-VOUS DE L'AUTOMOBILE ?

QUE PENSEZ-VOUS DE L'AUTOMOBILE

RÉPONSE DE M. AUGUSTE RODIN

Une suite de hasards m'a mis entre les mains quelque argent, grâce auquel j'ai pu acheter une automobile. Alors, je me suis mis à penser. J'ai pensé que la partie essentielle d'une automobile, c'est les cylindres. Aussitôt mon puissant génie synthétique m'a inspiré d'éliminer de ma voiture tout ce qui n'est pas l'essentiel. J'ai donc démonté mes quatre cylindres et je me suis assis dessus. Pourtant rien n'est parti ! Quand je synthétise un personnage humain en le réduisant à un torse ou à une jambe, le public marche. Comment se fait-il que le moteur, quand je le synthétise, ne marche pas ?

AUGUSTE RODIN.

RÉPONSE DE M. JULES CLARETIE

L'automobile ! Ah ! que de choses évoque au fond de la mémoire cette invention merveilleuse dont Léon Gozlan disait qu'elle serait « la pierre d'achoppement du vingtième siècle ! » Je me permettrai de conter à ce sujet un souvenir personnel. C'était pendant le cruel hiver de 1871. Je prenais la faction comme garde national sur les remparts, tantôt avec Daudet, tantôt avec Labiche, tantôt avec Petit-Colas, chers disparus ! Que de fois, pendant ces nuits d'angoisse, j'ai souhaité de voir surgir une de ces merveilleuses voitures grâce auxquelles la trouée, la fameuse trouée de Trochu, aurait si bien pu se réaliser ! A propos de réalisation, laissez le vieux journaliste que je suis vous conter une anecdote. C'était en 1872...

JULES CLARETIE.

RÉPONSE DE M. MARIANI

Je crois qu'en proposant une automobile aux hommes et aux femmes célèbres on obtiendra d'eux n'importe quoi, si j'en juge par toutes les bêtises que je leur ai fait dire rien qu'en leur offrant un verre de vin.

MARIANI.

RÉPONSE DE M. OCTAVE MIRBEAU

FRAGMENT INÉDIT DU *Journal d'une Femme de Chambre.*

Depuis que je suis femme de chambre au service de M. Paul Deschanel, j'ai vu des choses bien curieuses.

Sait-on comment cet homme habile s'assure une majorité ? Il invite à déjeuner ceux qu'il soupçonne de voter contre lui, et il les empoi-

sonne avec des œufs brouillés aux champignons vénéneux et des sorbets au laudanum. Après quoi, il les traîne dans la cour du Palais-Bourbon, monte sur sa 624-E 16, et achève les malheureux en écrasant leur corps à plusieurs reprises.

Il n'agit pas par méchanceté. C'est une sorte de folie qui le prend. Mais il a tort de ne pas se cacher davantage.

L'autre jour, je suis passée, par hasard. Le cadavre quotidien gisait sur le pavé. M. Paul Deschanel ne s'est pas troublé. Il m'a seulement dit, en le désignant : « Ma fille, vous finirez ces restes à la cuisine. »

C'est peu croyable. Et pourtant c'est la pure vérité !

Octave Mirbeau.

RÉPONSE DE Mlle CÉCILE SOREL

Quelles délices on éprouve en parcourant les routes enguirlandées de fleurs champêtres, tandis qu'une automobile de luxe vous emporte ! Et quel soulagement aussi, à l'abri des voiles seyants dont on s'enveloppe, de passer enfin inaperçue... CÉCILE SOREL.

RÉPONSE DE M. BÉRENGER

Je ne comprends pas que la démoralisation soit parvenue à ce point qu'on laisse circuler dans les rues tant d'automobiles découvertes.

Et je comprends encore moins qu'on y laisse circuler tant d'automobiles couvertes... Couvertes par qui ?... Il se peut que ce soit en vue de la reproduction, néanmoins je trouve profondément immoral qu'on ose donner un tel spectacle aux femmes et aux enfants.

RENÉ BÉRENGER,

Sénateur.

RÉPONSE DU DOCTEUR DOYEN

On emploie souvent, pour peindre les carrosseries, des couleurs éteintes. Rien de plus maladroit. Ma voiture, à moi, est rouge et or. Elle est ornée par derrière d'un grand tableau où sont accrochés les médailles, certificats et attestations que les assemblées officielles ont refusé de m'accorder. Tous les matins, j'endosse mon cache-poussière à brandebourgs, qui est lui aussi rouge et or, et je me coiffe d'une casquette de voyage en cuivre poli, ornée de trois plumes. J'ajoute que ma carrosserie a une grosse caisse.

Grâce à tout cela, je peux impunément faire voir du pays aux personnes fortunées qui savent le prix de l'existence.

Dr Doyen.

RÉPONSE DU DIRECTEUR DU « MATIN »

Monsieur,

Le chef du bureau des correspondances a transmis au feld-maréchal des huissiers du secrétariat principal de la Direction la lettre par laquelle vous sollicitez de M. Bunau-Varilla une pensée sur l'automobile.

Malheureusement, le Directeur du service des *Pensées, Maximes et Moralités* du *Matin*, ayant été fusillé avant-hier par ordre de la Direction, n'a pu recueillir de M. Bunau-Varilla la pensée demandée.

J'ajoute que nous avons ouvert une souscription publique pour la veuve du défunt.

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes vifs regrets, l'assurance de ma parfaite considération.

X...

REPONSE DE M. LÉON FRAPIÉ

Monsieur,

La vraie automobile, ou du moins la seule que je connaisse et que connaissent mes héros, n'est pas une voiture luxueuse. C'est une guimbarde à la bonne franquette dont les pneumatiques sont remplacés par des bourrelets de fenêtres, dont les garde-crotte en fer-blanc sont attachés avec des ficelles, dont la caisse en est une d'emballage. Le moteur est fabriqué avec une boîte à sardines et une seringue de vétérinaire. Ça brinqueballe, ça pétarade, ça ne tient pas, mais n'importe... ça dégote tout de même, quand on est monté dedans à cinq ou six mioches de la Maternelle. Hardi, les sans-bretelles !... Il s'agit d'aller son petit bonhomme de chemin, de la rue des Plâtriers à la Foire aux Mites.

Léon Frapié.

RÉPONSE DE ROTHSCHILD

L'automobile est un mode de locomotion séduisant, mais onéreux. Les mécaniciens sont hors de prix. L'essence augmente tous les jours. Les achats même de voitures ne sont pas de bonnes affaires. J'avais une limousine d'une marque excellente, payée 12.000 francs (je dis : douze mille). Au bout de huit ans d'usage, je n'ai pu la revendre que 16.000 (je dis : seize mille). S'il fallait ne faire que des opérations de ce genre-là !

ROTHSCHILD.

RÉPONSE DE Mme COLETTE WILLY

Elle m'a installé sur la banquette de cuir à côté du mécanicien. L'auto court avec un bruit de ruche en colère. Mes yeux pleurent ; est-ce de joie, ou bien à cause du vent qui

couche en arrière mes oreilles et fait onduler sur mes poils couleur de marron grillé des zébrures pareilles aux moirures fugaces des champs d'avoine ! Que fait-Elle derrière moi dans la limousine ? Peu m'importe. C'est moi, Toby-chien, qu'il faut regarder. J'incarne son style souple et râblé comme mes reins, et où scintillent des points d'or ainsi qu'en mes prunelles.

COLETTE WILLY.

RÉPONSE DE Mme SÉVERINE

J'en pleure encore... C'était au bas de la rue des Martyrs, ainsi nommée à cause des chevaux qui la gravissent. Il y a là un petit café « Au rendez-vous des chauffeurs ». Un de ces hommes restait attablé paisiblement tandis que, les roues dans la fange glaciale, immobile sous la pluie, sa quatorze-chevaux attendait. Cette

malheureuse faisait pitié, tant elle avait le cuir de la capote pelé et marqué de meurtrissures. Quand l'homme eut fini, il se leva, il s'approcha de la quatorze-chevaux, et pour la mettre en marche, au lieu d'employer la douceur, lui donna un grand coup de manivelle ! Or, on sait que la manivelle est une énorme barre de fer coudée. Je ne suis qu'une faible femme, mais eussé-je eu un revolver, j'aurais abattu d'une décharge cette brute à face humaine !

SÉVERINE.

HENRY BERNSTEIN

LA TRICHE



LA TRICHE

PIÈCE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

MONSEIGNEUR BLOCH, archevêque d'Auteuil (59 ans).

MANOEL DE MONTMIRAIL (35 ans).

BAPTISTE DUPOT (40 ans).

ZAM-BO (67 ans).

MARIE-RACHEL DUPOT (23 ans).

LADY ROCKEFORD (32 ans).

ACTE I

SCÈNE I

Cinq heures, chez Baptiste Dupot. Grand luxe. Tentures de velours blanc. Valets de pied vêtus de soie noire. Meubles en laque d'Écosse.

MARIE-RACHEL DUPOT, DUPOT,
puis MONTMIRAIL

DUPOT

Ils ne viennent pas vite, nos invités !

MARIE-RACHEL

Des pannes d'auto, sans doute.

DUPOT

Qui attendez-vous ?

MARIE-RACHEL

Des gens que j'ai connus au Ritz, à Monte-Carlo, à Biarritz, à Trouville...

DUPOT

Riches ? Nobles ?

MARIE-RACHEL

Naturellement.

(*Le timbre de l'entrée retentit.*)

DUPOT

On sonne... Ma foi tous ces clubmen me raseront toujours assez tôt... Je vais fumer un cigare dans le jardin d'hiver.

(*Entre Montmirail.*)

MONTMIRAIL

Madame... cher ami...

DUPOT

Bonjour... A tout à l'heure...

MONTMIRAIL, *à Marie-Rachel, tandis que Dupot s'éloigne.*

Qu'il fait beau, n'est-ce pas, chère madame ?

MARIE-RACHEL

Un temps délicieux...

(*Sort Dupot.*)

MONTMIRAIL, *à Marie-Rachel, dans un grand élan.*

Ta bouche, ta bouche !

MARIE-RACHEL, *passionnée.*

Tiens...

(*Elle la lui donne. Longue étreinte.*)

MONTMIRAIL

Et comment va le Kokoroko à son Koko ?

MARIE-RACHEL

Ah ! mon Mimi aimé ! le Kokoroko va très mal !

MONTMIRAIL

Qu'est-ce qu'il a ?

MARIE-RACHEL

Il a faim.

MONTMIRAIL

De baisers ?

MARIE-RACHEL

Voui !

MONTMIRAIL

Régalez-vous, madame, voilà le plaisir ! (*Nouveaux baisers.*)

MARIE-RACHEL

Il est un peu pâlot, le Koko !

MONTMIRAIL

Dame... Il vient d'être saigné...

MARIE-RACHEL

Dur ?

MONTMIRAIL

Quinze cents louis hier soir, au bac... Une poisse du diable... Rien que des bûches...

MARIE-RACHEL

Quinze cents louis... Quel matelas !... Comment paieras-tu ?

MONTMIRAIL

Rien ne presse... J'ai perdu sur parole...

SCÈNE II

LES MEMES. *Pendant le dialogue sont entrés au fond* QUELQUES VISITEURS, *puis* ZAM-BO, *puis* LADY ROCKEFORD. *Arrive enfin* MONSEIGNEUR BLOCH.

MARIE-RACHEL, *allant à Monseigneur Bloch.* Ah ! Bonjour papa ! Quelle bonne surprise !

MONSEIGNEUR BLOCH

J'ai à te parler tout à l'heure... quand ton monde sera parti...

MARIE-RACHEL

Rien de grave ?

(Ils s'éloignent en causant. Montmirail va rejoindre, au fond, Dupot. Deux visiteurs descendent à l'avant-scène.)

DEUXIÈME VISITEUR

Comment ! Elle a dit « papa » à cet archevêque ?

PREMIER VISITEUR

Dame... Elle est sa fille...

DEUXIÈME VISITEUR

Marie-Rachel ?... Je la croyais juive !

PREMIER VISITEUR

Elle l'est en effet... Lui aussi... Il s'appelle Bloch. Il s'est converti sur le tard, après son veuvage... et il est entré en religion. Comme il avait déjà pris à la Bourse l'habitude des ordres, sa carrière ecclésiastique a été foudroyante... C'est lui qui a eu l'idée de mettre la morale chrétienne en actions, remboursables au pair éternel...

DEUXIÈME VISITEUR

Vous qui êtes au courant, expliquez-moi donc la présence de Zam-Bo dans cette maison ?

PREMIER VISITEUR

Le bonhomme est toqué de Marie-Rachel.

DEUXIÈME VISITEUR

On le dit très riche... Les pétroles ?

PREMIER VISITEUR

Un bluff, les pétroles !... Il a un bidon dans son bureau pour faire croire qu'il possède des puits dans l'Oural... Mais tout son argent lui vient du poker... Ne vous y frottez pas ! c'est un des plus gros tricheurs de la saison !

DEUXIÈME VISITEUR

Et Marie-Rachel ne veut rien savoir... Pourquoi ?

PREMIER VISITEUR

Tenez, regardez en ce moment l'air pâmé qu'elle prend pour accepter un verre d'eau de Montmirail... Elle l'a dans la peau, ce garçon...

DEUXIÈME VISITEUR

Et lui ?

PREMIER VISITEUR

Lui aussi... Au point qu'il a refusé, tout à la côte qu'il est, dix mille livres sterling que lui proposait lady Rockeford pour coucher avec lui.

DEUXIÈME VISITEUR

Il est fou...

PREMIER VISITEUR

Ne soyez pas trop sévère ! Il lui tient peut-être la dragée haute... C'est un malin !

DEUXIÈME VISITEUR

D'où lady Rockeford a-t-elle cet argent ?

PREMIER VISITEUR

De son amant, le père Zam-Bo.

DEUXIÈME VISITEUR

Il y a longtemps qu'ils sont ensemble ?

PREMIER VISITEUR

Elle avait sept ans quand elle s'est donnée à lui, tellement il était riche.

DEUXIÈME VISITEUR

Quel bail !... Dupot a l'air d'un bien brave homme...

PREMIER VISITEUR

Ne le calomniez pas... Vous savez comment il a fait sa fortune ? Dans les fournitures militaires, en vendant du biscuit de soldat. Il ne cuisait le biscuit qu'une fois au lieu de deux. Vous voyez le bénéfice...

DEUXIÈME VISITEUR

Attention !... Voilà Marie-Rachel et l'archevêque... Venez-vous prendre un verre au buffet ?

(*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III

MARIE-RACHEL, MONSEIGNEUR BLOCH

MARIE-RACHEL

Alors, papa, tu as perdu tous les fonds du Denier de Saint-Pierre au pari mutuel ?

MONSEIGNEUR BLOCH, *effondré.*

Tout...

MARIE-RACHEL

Ça fait un total ?

MONSEIGNEUR BLOCH

De huit cent mille trente-trois francs quarante...

MARIE-RACHEL

Dont tu n'as pas rattrapé le premier sou ?

MONSEIGNEUR BLOCH

Oh ! si peu... J'ai crocheté quelques troncs des pauvres... J'ai vendu quelques candélabres aux antiquaires... Pfutt ! Tout ça ne chiffre guère... Or, il me faut demain, à trois heures, ces huit cent mille trente-trois francs quarante... Il n'y a que toi qui puisses me tirer de là !

MARIE-RACHEL

Comment ?

MONSEIGNEUR BLOCH, *insinuant.*

Prends dans la caisse de ton mari...

MARIE-RACHEL

Ça va de soi... Mais ce sera insuffisant.

MONSEIGNEUR BLOCH

Ma petite fille... je t'en supplie... Trouve quelque chose ! Songe que l'honneur de notre nom est en péril ! Tu ne voudrais tout de même pas voir un Bloch excommunié ?

MARIE-RACHEL

Cherchons, cherchons...

MONSEIGNEUR BLOCH

Tu as bien un amant ?

MARIE-RACHEL

Parbleu !... Mais il est fauché !

MONSEIGNEUR BLOCH, *persuasif.*

Alors, tant pis... Les grands moyens... Le

père Zam-Bo t'a dans la peau... C'est une mine d'or... Tu me comprends ?

MARIE-RACHEL

Oui... Mais il me semble que je ne pourrai jamais...

MONSEIGNEUR BLOCH, *tombant à genoux.*

Ma petite fille... ma chère petite fille... Fais ça pour moi ! Rappelle-toi ton enfance choyée, tes poupées, tes bonbons... Rappelle-toi... Je t'ai toujours gâtée... T'en ai-je fait des petits cadeaux !... Si j'avais placé cet argent-là, je n'en serais peut-être pas où j'en suis. (*La voix troublée par les larmes.*) Songe que les intérêts capitalisés doublent automatiquement le capital en quatorze ans !

MARIE-RACHEL, *émue.*

C'est vrai !

MONSEIGNEUR BLOCH

Marie-Rachel... ma petite... Tu iras chez Zam-Bo ?... Tu iras ?...

MARIE-RACHEL, *persuadée.*

Eh bien ! oui... J'irai.

MONSEIGNEUR BLOCH, *dans une explosion de reconnaissance.*

Ah ! merci, mon enfant... sois bénie... (*Il lui donne sa bague à baiser.*)

ACTE II

Chez Zam-Bo. Bureau de businessman. Fauteuils anglais. Tapisseries. Cuivre et bois doré. Globe terrestre en or. Sur le vaste bureau, bidon de pétrole en porcelaine chinoise datant de l'époque des Ming. Grand luxe.

SCÈNE I

ZAM-BO, *puis* MARIE-RACHEL

(*On frappe.*)

ZAM-BO

Entrez !

(*Paraît Marie-Rachel.*)

MARIE-RACHEL

Je ne vous dérange pas ?

ZAM-BO

Vous ici ? Ah ! Quelle joie ! quelle joie !... Je n'osais plus espérer... (*Tirant un carnet de chèques.*) Quelle somme dois-je écrire ?

MARIE-RACHEL, *froidement résolue.*

Huit cent mille trente-trois francs quarante...

ZAM-BO, *légèrement estomiré.*

Bigre !

MARIE-RACHEL

Je n'y gagne pas un centime...

ZAM-BO, *signant.*

Chère amie... Voici... Je paie comptant... *Ready money*... C'est ainsi que nous sommes, nous autres financiers modernes... Pas de phrases... Vous me plaisez, je vous déplais...

Mais vous êtes pauvre et je suis riche... Cela fait la balance... Déshabillez-vous...

MARIE-RACHEL, *cherchant un prétexte.*

Il fait bien froid.

ZAM-BO, *excité.*

Nous nous réchaufferons.

MARIE-RACHEL

Et puis j'hésite... Je pense à mon mari, à mon amant...

ZAM-BO

Une honnête femme n'a que sa parole... (*Luxurieux.*) Allons, ne cachez pas plus longtemps ces épaules que je voudrais mordre... cette poitrine que je voudrais pétrir... Ah! votre parfum, Marie-Rachel, votre parfum... Ah! que je vous ai dans la peau!...

MARIE-RACHEL, *suppliante.*

Demain...

ZAM-BO

Non, ici... Tout habillée... Je ne peux plus attendre.

(Il l'enlace furieusement.)

MARIE-RACHEL, *se dégageant.*

Goujat !... Mufle !... Crapule !...

ZAM-BO

Je te veux... je te veux... Tu y passeras.

MARIE-RACHEL

Impossible... Tous mes nerfs se rétractent à votre approche... Vous vous buterez en vain !

ZAM-BO, *renonçant.*

Ah ! que les femmes sont donc impénétrables ! Tout à l'heure, vous consentiez, et maintenant... Mais ça ne se passera pas ainsi... Donnant, donnant... Rendez-vous, ou rendez le chèque !

MARIE-RACHEL

Jamais !

ZAM-BO

Nous allons bien voir !

(*Il lui tord le poignet, et arrache le chèque.*)

MARIE-RACHEL

Lâche ! Voleur !...

ZAM-BO

Taisez-vous donc ! Voilà votre mari !

SCÈNE II

LES MÊMES, DUPOT

DUPOT

C'est vous, Marie-Rachel, qui criez de la sorte ?

MARIE-RACHEL

Oui ! Cet ignoble individu veut me reprendre un chèque de huit cent mille trente-trois francs quarante qu'il m'avait donné pour coucher avec moi !

DUPOT, *forcené, se ruant vers Zam-Bo.*

Comment, salaud ! vous m'avez refusé hier une commandite, sous prétexte que vous manquiez d'argent liquide, et vous allongez une telle somme à ma femme !... Allons ! donnez-la-moi !

MARIE-RACHEL, *se ruant à son tour vers Zam-Bo.*

Non, pas à lui, à moi !...

DUPOT, *à Marie-Rachel.*

Silence, garce ! Vous devriez rougir !

MARIE-RACHEL

Ce n'est pas pour moi ! C'est pour mon père ! Pour l'honneur du nom !

DUPOT

Foutez-moi la paix !... (*A Zam-Bo.*) Cher ami, excusez ce moment de vivacité... Mes nerfs ont été les plus forts... Vous allez comprendre... Il s'agit de cette fameuse affaire des

marcs de café... Mes ingénieurs ont mis au point la machine qui reconstitue scientifiquement les grains... Je me suis assuré la domination du marché dans toutes les bourses du monde... La hausse est foudroyante... Les banques d'émission regorgent de mes marcs de café. Il n'y a plus une place de libre dans le compartiment... Les primes, le comptant, le terme, dont huit, sont accaparés par notre marc de café... On en trouve sous toutes les couvertures... Voyons, Zam-Bo... Gardons cette position-là !...

ZAM-BO

Je viens de me mettre à la hausse... Ça ne m'a pas réussi...

DUPOT

Je vais vous expliquer. Suivez-moi bien.

ZAM-BO

Je vous suis.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

MARIE-RACHEL, puis MONTMIRAIL

Durant la conversation entre les deux hommes, Marie-Rachel est demeurée immobile, les regards fixes, les poings dans la bouche. Soudain, voyant entrer Montmirail :

MARIE-RACHEL

Toi !... Ah ! Kokoroko !

MONTMIRAIL, *passionnément.*

Depuis que tu m'as dit hier soir ton intention de te vendre... je suis comme un fou...

MARIE-RACHEL

Chéri...

MONTMIRAIL

C'est que je t'ai dans la peau, tu sais...

MARIE-RACHEL

Eh bien ! je n'ai pas pu... Tout mon amour m'est remonté à la gorge... Il s'est dressé entre

moi et cette brute... J'avais beau me dire : « Huit cent mille trente-trois francs quarante... Huit cent mille trente-trois francs quarante... » je ne pouvais pas ! Et pourtant, il me faut cette somme avant demain... Où la trouver... Où ?

(*Elle tombe accablée.*)

MONTMIRAIL

Écoute, Marie-Rachel... On peut faire pour les autres ce qu'on n'oserait pas toujours faire pour soi-même... Je n'ai jamais voulu tricher... Par délicatesse, d'abord... Et puis, parce que j'ai une maladie de cœur... Les émotions me sont nuisibles... Eh bien...

MARIE-RACHEL, *illuminée d'espérance.*

Tu ferais cela pour moi ?... Ah ! je t'admire ! Ah ! mon grand... mon chéri... je t'adore... Tiens... Je suis à toi... Prends-moi !...

MONTMIRAIL

Ici ?

MARIE-RACHEL

Ici, justement... J'étais venue pour me donner... Prends-moi, toi... C'est ma revanche, la revanche de notre amour...

(*Elle se rapproche de lui, tentante et onduleuse.*)

MONTMIRAIL

Ah !... Viens...

MARIE-RACHEL

Viens... Ah !

(*Ces deux répliques doivent être dites ensemble.*)

ACTE III

Chez lady Rockeford. Grand luxe. Tentures de velours noir, valets de pied vêtus de satin blanc. Miniatures persanes. En guise de parquet, une mosaïque pompéienne. Au fond, l'on aperçoit un grand flamant rose dans un aquarium.

SCÈNE I

ZAM-BO, DUPOT, MARIE-RACHEL, MONSEIGNEUR BLOCH, *groupés autour d'une table de jeu, côté jardin. A l'avant-scène,* MONTMIRAIL *cause avec* LADY ROCKEFORD, *devant une statuette.*

MONTMIRAIL

Bien joli, ce petit Clodion !

LADY ROCKEFORD, *avec la simplicité où se reconnaît une vraie grande dame.*

Oui, je l'ai volé dans une vente de charité.

MONTMIRAIL

Compliments !

LADY ROCKEFORD

Il vous plaît ?

MONTMIRAIL

Dame...

LADY ROCKEFORD

Il est à vous. (*Se rapprochant, la voix sifflante.*) Je vous le donne... Et que de choses encore je voudrais vous donner... Ah ! l'offre de moi-même, quel cadeau frémissant ce serait pour vous !

MONTMIRAIL, *désignant Zam-Bo.*

Gare... Votre amant nous regarde !

LADY ROCKEFORD

Je m'en fiche, de mon amant !... Il n'y a que toi qui comptes !

MONTMIRAIL

Je vous en prie... Mme Dupot, elle aussi, nous surveille !

LADY ROCKEFORD

Ah ! l'avez-vous dans la peau, cette gueuse !

MONTMIRAIL

Gueuse ? Répétez un peu !

LADY ROCKEFORD

Oui, gueuse !

MONTMIRAIL

Je ne permettrai pas qu'on insulte une femme devant moi !

(Il lui donne un soufflet.)

LADY ROCKEFORD

Lâche !... Je me vengerai !

MONTMIRAIL

A votre aise !

ZAM-BO, *à la table, battant les cartes et le rappel des joueurs.*

Montmirail !... et vous, *my lady !*... on vous attend pour le bridge !

(Les six personnages se groupent autour de la table. Le bridge commence.)

ZAM-BO

Je me cave de trois cent mille...

MONTMIRAIL

Banco !

(Il fait sauter la coupe, retourne le roi, et gagne les trois cent mille francs, qu'il empoche.)

MONSEIGNEUR BLOCH, *réconfortant Zam-Bo.*

Il vous reste les honneurs...

DUPOT

La main passe... A qui de donner ?

MARIE-RACHEL

A moi !... L'atout est à pique. Qui est-ce qui prend la fille ?

MONSEIGNEUR BLOCH

Je l'enchéris de dix mille !

DUPOT

Quinze...

MONTMIRAIL

Cinquante...

ZAM-BO

Deux cent cinquante mille...

MONTMIRAIL

Quitte ou double ! Cinq cent mille...

MARIE-RACHEL

Personne ne dit mot ? Adjugé ! *All full in hand !*

ZAM-BO

Je me défausse de mon manillon, et je rentre en fourchette à cœur.

LADY ROCKEFORD, *annonçant.*

Brelan de misti !

MONSEIGNEUR BLOCH

Je lui fends l'arche... Et du même...

MARIE-RACHEL

Moi, je boude...

DUPOT

Atout, ratout, et ratatout !... Ah ! quel beau jeu que le bridge !

ZAM-BO

Quinte et quatorze... Et le point ! J'ai gagné !

MONSEIGNEUR BLOCH, *dépité.*

Merde !

MONTMIRAIL, *sortant adroitement une carte de sa manchette.*

Gagné ?... Mille pardons !... J'abats neuf ! et c'est moi qui gagne !

(Il met les cinq cent mille francs dans la poche de son habit. Tous se lèvent.)

MONSEIGNEUR BLOCH, *s'approchant de Marie-Rachel et, à voix basse :*

Hé, hé ! ma fille... Ton amant vient de ramasser le gros sac... Tu sais ce qu'il te reste à faire... N'oublie pas ta promesse... Les huit cent mille... Je me charge de trouver les trente-trois francs quarante... Me voilà sauvé ! Ah ! merci, mon enfant... (*Haut à Dupot.*) Nous filons à l'anglaise, mon gendre ?

(*Ils sortent ensemble.*)

LADY ROCKEFORD, *à Zam-Bo, qu'elle entraîne vers le fond.*

Vous ne vous êtes sans doute pas aperçu que si ce Montmirail a gagné, c'est que...

(*Elle continue à parler en s'éloignant avec Zam-Bo. Ils sortent.*)

MARIE-RACHEL, *à Montmirail.*

Admirable, mon grand !

MONTMIRAIL

Attention... (*il va fermer la porte du fond à clef.*)

MARIE-RACHEL

Admirable !...

MONTMIRAIL, *embêté.*

Tout de même... je n'ai pas été un monsieur propre...

MARIE-RACHEL

Tu as des regrets, Manoël ?

MONTMIRAIL, *tendre.*

Si j'en avais, ils seraient effacés par la joie de t'avoir obéi, ma Marie-Rachel, mon amour... Tiens... Voilà les huit cent mille francs...

MARIE-RACHEL, *feuilletant prudemment les liasses.*

... Quatre, cinq, six, sept... (*Soudain.*) Tu as entendu ?

MONTMIRAIL

Oui... On essaie d'ouvrir la porte. (*Il saisit les billets et les remet précipitamment dans la poche de son habit. Puis, criant vers le fond.*) Qui est là ?

ZAM-BO, *derrière la porte.*

Canaille ! Je sais tout... Ouvrez !...

MARIE-RACHEL

Ah ! Manoël, j'ai peur...

MONTMIRAIL

Oui, ta chère petite main est glacée...

ZAM-BO, *secouant la porte.*

Ouvrirez-vous, à la fin ? Ou je vais chercher le commissaire de police !

MONTMIRAIL, *s'abattant sur un fauteuil.*

Ah ! tout se paie !

MARIE-RACHEL

Manoël, sois fort...

MONTMIRAIL, *crispant la main sur son cœur.*

Comme j'avais raison de ne jamais vouloir tricher... Dieu, que j'ai mal !...

MARIE-RACHEL

Qu'est-ce que tu as, mon grand chéri ?

MONTMIRAIL

Il me semble que mon cœur va éclater... Ah !... (*Il tombe à la renverse, mort.*)

ZAM-BO, *derrière la porte.*

Allez-vous ouvrir, misérables ?

MARIE-RACHEL, *se jetant sur Montmirail.*

Mort ! Ce n'est pas possible, mon Kokoroko... Mort... Quelle horreur !... Mon pauvre cher grand amour !... (*Elle sanglote nerveusement.*)

ZAM-BO, *même jeu.*

Ouvrirez-vous ?...

MARIE-RACHEL

Ah ! c'est la fin de tout... Vous pouvez bien entrer, à présent... (*Elle va vers la porte, quand une pensée subite l'arrête. Elle murmure d'une voix presque éteinte.*) Mon père... Ah ! si je pouvais rattraper ces billets... Si je pouvais... (*Comme fascinée, elle contemple les billets qui sortent à demi de la poche de Montmirail. Puis, d'un pas automatique, se dirige vers eux.*)

RIDEAU

TABLE



TABLE

A la manière de...

IMPRIMERIE CHANTENAY. — PARIS.

